610000

VUS DU DEHORS

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. MAX NORDAU

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. AUGUSTE DIETRICH

Dégénérescence, 2 vol. in-8 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 5e édition..... 17 fr. 50

Les mensonges conventionnels de notre civilisation. 1 vol. in-8 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 6e édition.... 5 fr.

Paradoxes psychologiques. 1 vol. in-12 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 3e édition..... 2 fr. 50

Paradoxes sociologiques. 1 vol. in-12 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 3e édition..... 2 fr. 50

Psycho-physiologie du génie et du talent. 1 vol. in-12 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 3e édition..... 2 fr. 50

AUTRES TRADUCTIONS DE M. AUG. DIETRICH

La psychologie du beau et de l'art, par MARIO PILO, 1 vol. in-12 (*Bibliothèque de philosophie contemp.*), traduit de l'italien. 2 fr. 50

La superstition socialiste, par R. GAROFALO, 1 vol. in-8 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), traduit de l'italien..... 7 fr. 50

L'individu et la réforme sociale, par SANZ Y ESCARTIN, 1 vol. in-8 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), traduit de l'espagnol..... 7 fr. 50

La philosophie de H. Taine, par G. BARZELOTTI, 1 vol. in-8 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), traduit de l'italien. 7 fr. 50

La loi de la civilisation et de la décadence, par BROOKS ADAMS, 1 vol. in-8, traduit de l'anglais..... 7 fr. 50

VUS DU DEHORS

ESSAI

DE

CRITIQUE SCIENTIFIQUE ET PHILOSOPHIQUE

SUR QUELQUES AUTEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

PAR

MAX NORDAU

Traduit de l'allemand par AUGUSTE DIETRICH

Les Romanciers : Balzac. — Michelet. — Edm. de Goncourt. — Guy de Maupassant. — Anatole France. — Maurice Barrès. — François de Nion. — Trois études de la jalousie : *Othello, le Lys rouge, le mauvais Désir.*

Les trois Princes : Paul Verlaine. — Stéphane Mallarmé. — Léon Dierx.

Les Dramaturges : Alexandre Dumas fils. — H. de Bornier. — Brieux. — Paul Hervieu. — Maurice Donnay. — François de Curel. — Jacques Normand. — Octave Mirbeau. — Victorien Sardou. — Jules Lemaître. — Edmond Rostand.

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1903

Tous droits réservés.

PRÉFACE POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

La postérité, a-t-on dit, commence à la frontière.

Cette boutade renferme un fond de vérité.

La postérité, je le crois par diverses raisons, ne sera supérieure aux contemporains ni en compréhension, ni en goût, ni en justice absolue. Si, néanmoins, beaucoup de gens la considèrent comme un tribunal suprême et en espèrent la cassation des jugements de l'heure présente, c'est uniquement parce que les questions de personnes n'ont plus de prise sur elle. Elle ne dîne pas avec ses justiciables. Cela lui rend plus facile l'impartialité.

C'est par ce côté que l'étranger ressemble aux générations à venir. Il ne connaît pas les hommes dont il analyse les œuvres. Il ne subit pas l'impression de leur personnalité humaine. Il n'est d'aucune coterie. Il n'a aucune rancune à satisfaire, aucune réciprocité à solliciter. Il peut donc, sans effort, juger avec sérénité. La sincérité, qui exigerait parfois de l'héroïsme chez les nationaux, il la pratique naïvement, presque inconsciemment, sans même soupçonner qu'elle peut paraître énorme aux embrigadés, aux intimidés, aux clients et disciples.

L'auteur de ces études a jugé dans ces conditions-là. Et s'il se permet de placer ses jugements sous les yeux du public français, ce n'est pas qu'il leur croie un mérite supérieur. C'est seulement parce qu'il les sait absolument indépendants, ce qui peut leur donner quelque intérêt, même pour les lecteurs français.

Les auteurs étudiés dans ce livre sont « *vus du dehors* ». Ce point d'orientation n'est pas nécessairement plus juste que celui où se placent d'habitude les nationaux. Mais il est autre. On découvre de là des aspects nouveaux. Et la multiplicité des points d'observation est une condition de la connaissance complète.

MAX NORDAU.

Paris, septembre 1902.

ROMANCIERS

I

BALZAC

Tout a été dit sur Balzac. Et par quelles voix ! Ceux qui ont raconté sa vie s'appellent M^me^ Surville, sa propre sœur, et M. Edmond Biré, le biographe armé d'un microscope qui découvre la moindre falsification pieuse et pénètre, comme à l'aide des rayons Rœntgen, au cœur de chaque légende ; puis Eugène de Mirecourt, qui a fixé tous les commérages cancaniers des contemporains, et l'étonnant baron Spœlberch de Lovenjoul, qui, à lui seul, a étudié son héros à fond comme quarante générations d'Arabes croyants le prophète de l'Islam. Sainte-Beuve et H. Taine, Émile Zola et Paul Flat l'ont jugé. Il se déshabille devant nous dans sa *Correspondance*, et si l'on veut l'observer dans sa vie quotidienne, des introducteurs tels que Théophile Gautier et Léon Gozlan sont à nos ordres. G. Desnoireterres, Werdet, J. Lemer lui ont élevé des monuments avant Rodin, Falguière et Marquet de Vasselot. Veut-on connaître ses affaires de cœur ? J. Ferry nous ouvre son harem, probablement platonique en grande partie, et nous présente chaque odalisque une à une. Veut-on l'accompagner jour par jour dans ses pérégrinations ? Pontavice de Heussey nous renseigne en détail sur son séjour en Bretagne, et A. Fray-Fournier sur son excursion à Limoges. Désire-t-on acquérir une notion, d'ailleurs assez peu sincère, de son œuvre, sans être obligé de lire ses trente gros volumes compacts ? M. Mar-

cel Barrière prévient obligeamment ce désir d'une catégorie en somme assez peu intéressante de parvenus de l'éducation littéraire, grâce à un seul livre facile à manier, où il résume chacun des romans du maître d'une façon brève, mais assez explicite pour alimenter la conversation esthétique au five o'clock des salons les plus exigeants. On a étudié les rapports de Balzac avec la médecine (Dr A. Cabanès) ; on a même dressé le Bottin des personnages de ses romans, avec des renseignements détaillés sur leur origine, leurs rapports de famille et leur situation personnelle (Anatole Cerfbeer et Jules Christophe, *Répertoire de la Comédie humaine*). Et je n'ai mentionné ici que les ouvrages les plus connus consacrés à Balzac. Quant aux mille et un articles publiés sur lui dans les journaux et les revues, je les laisse de côté. Que peut-on ajouter encore à une littérature aussi étendue, aussi variée ? Comment oserait-on se bercer de l'espoir qu'une figure qui a été examinée par tant d'yeux notoirement pénétrants, qui a été étudiée et éclairée sous toutes les faces, offrira encore le moindre endroit inexploré ? Chaque mot que l'on continue à dire sur Balzac me fait l'effet d'un pléonasme. Si cependant un écrivain de nos jours veut traduire l'impression que le grand écrivain lui a fait éprouver, le respect de soi-même lui prescrit du moins le laconisme. La brièveté est peut-être une circonstance atténuante à la tautologie.

Dans un vaudeville connu, un amant jaloux découvre dans le placard de son amie son rival, qui s'y tient blotti. A l'explosion de sa colère, l'infidèle répond tranquillement : « Il n'y a personne dans le placard ». — « Mais je le vois ! », rugit l'amant trahi. — « Tu te trompes », reprend l'autre, « et si tu m'aimais vraiment, tu croirais mon affirmation plutôt que tes propres yeux ».

La plupart des hommes en sont là : ils s'en rapportent plutôt aux affirmations qu'à leurs yeux.

Un exemple seulement : la « Ronde de nuit » de Rem-

brandt. Huit générations ont prétendu admirer ce chef-d'œuvre. Des centaines de critiques ont disserté abondamment et profondément à son sujet. Des millions de dilettantes de tous les pays civilisés ont accompli un pèlerinage vers ce tableau, se sont campés en face de lui, en ayant l'air de le contempler avec ravissement. Et tous y virent la scène nocturne à laquelle fait allusion sa désignation traditionnelle. Tout dernièrement, cependant, il s'est trouvé quelques sceptiques qui, à l'exemple de l'amant jaloux du vaudeville, en crurent plutôt leurs yeux que l'affirmation solennelle de deux siècles. Ils reconnurent à première vue que la « Ronde » s'ébranle en plein midi, que les arquebusiers, les enfants, les armes, tous les objets sont baignés de la claire lumière du jour, et qu'il fallait être affligé de la cataracte ou porter des verres de lunettes fumés, pour ne pas être aveuglé par l'éclat du soleil qui inonde le tableau.

Balzac est un autre exemple. On s'obstine à voir en lui un réaliste, à en faire, avec Stendhal, l'un des pères du naturalisme. Depuis cinquante ans, un critique le répète après l'autre, et tous le répètent après Balzac lui-même, qui s'imaginait réellement être un observateur, un homme de science, un naturaliste descriptif. « Je suis un docteur ès sciences sociales », disait-il en parlant de lui-même. Il se targuait d'être un élève de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, de même que Zola aime à se réclamer de Claude Bernard et de Cesare Lombroso. Taine, qui ne passe pas pour un esprit facilement crédule ou pour un « psittaciste », voit à son tour, dans cette prétention, une vérité incontestable. « Il ne travaille pas comme un artiste, mais comme un savant ; au lieu de peindre, il dissèque... Il exerce son métier de physiologiste ».

Est-il possible que, tout un demi-siècle, on ait cru à cette affirmation plutôt qu'à ses propres yeux ? Balzac, un physiologiste ! Balzac, un réaliste ! Balzac, le père du naturalisme ! Que Balzac même se soit cru tout cela, la chose n'a pas

d'importance. Que ne s'est-il pas imaginé être ? Continuateur de Napoléon, héritier des mages et des kabbalistes, savant, financier ; pourquoi pas aussi observateur, anatomiste scientifique, enregistreur exact de la réalité ? Mais que d'autres aient pu partager cette opinion, c'est une des preuves les plus fortes de la puissance de suggestion d'une affirmation péremptoire.

La vérité est que Balzac n'est ni plus réaliste ni plus naturaliste que Shakespeare, Milton ou Byron. Son œuvre ne doit absolument rien à l'observation ; elle doit tout à la divination, à l'intuition. Nous savons comme il a vécu. Où et quand aurait-il observé ? Il était plein de lui-même, il était à lui-même un monde, le monde tout entier, et ne remarquait même pas celui des autres. Était-il en compagnie d'étrangers ou d'amis, il parlait tout seul, s'écoutait tout seul, ne laissant pas les autres placer un mot. Ou, s'il avait affaire à des personnages de qualité qu'il ne se sentait pas le droit d'interrompre, il suivait le fil de ses pensées, et les paroles qui s'échangeaient autour de lui ne pénétraient pas jusqu'à son esprit. Quand il travaillait, il restait enfermé des semaines entières sans voir aucune face humaine, pas même celle de la femme de charge qui lui apportait à manger. Et quand ne travaillait-il pas ? Son labeur fut ininterrompu. Comptez seulement le temps employé à écrire matériellement les dix volumes que son cerveau volcanique lançait annuellement dans la circulation (et l'on sait qu'il avait coutume de récrire trois, quatre et cinq fois chacun de ses livres), puis demandez-vous combien de minutes lui restaient pour l'observation. La réalité n'existait pas pour lui. L'unique réalité à ses yeux, c'étaient les personnages de ses romans, leurs affaires, leurs passions, leurs destinées. Si ces personnages nous font l'impression de la vie, c'est là une merveilleuse illusion que le génie créateur de Balzac sait produire. Il est très difficile d'échapper à son ensorcellement. Comme Méphisto dans la

cave d'Auerbach, il nous dit que nos nez sont des grappes de raisins, et nous le croyons, et nous nous apprêtons à les détacher d'un rapide coup de couteau. Mais nos nez ressemblent-ils vraiment à des grappes de raisins ? Vous ne le croyez pas ! Nous voyons en eux des raisins, parce que le magicien a su nous le faire accroire. Si toutefois, par un vigoureux effort de volonté, nous secouons l'hypnose où nous a plongés le magique conteur, si nous examinons chaque détail au point de vue de la vérité et de la possibilité, nous nous trouvons devant un tel amas d'absurdités, que nous nous frottons les yeux, tout abasourdis, en nous demandant : « Comment a-t-il pu se faire que nous ajoutions foi à de telles sornettes ? »

Je ne parle pas ici des romans qui se donnent d'eux-mêmes pour des contes merveilleux, et où le surnaturel et le monde spectral jouent le rôle principal. Le rabâcheur le plus obstiné n'oserait sans doute pas mettre à l'actif du naturalisme *La Peau de chagrin*, *Séraphitus-Séraphita*, etc. Je ne m'occupe que des récits qui prennent pour point de départ la réalité la plus terre à terre. Sainte-Beuve a déjà établi qu'il est absolument impossible de comprendre un traître mot aux affaires du baron Nucingen. Essayez donc de vous faire une idée des opérations autour desquelles Balzac, dans *La Maison Nucingen*, entrelace les arabesques de ses phrases ! Celui qui parvient à y débrouiller quelque chose, peut en vérité vanter sa clairvoyance.

Balzac a toujours puisé aux profondeurs de son âme, jamais dans la réalité ambiante. Il traversa la vie comme un somnambule ou comme un enfant inconscient. Ses rêves ridicules de fortune, dont abusèrent sans vergogne des gens d'affaires rusés et exempts de scrupules, le témoignent suffisamment. Il entassait en imagination des montagnes de chiffres, et n'avait même pas la moindre idée des premiers éléments du calcul. Il croyait pouvoir acquérir des millions, et chaque

sou qu'il gagnait par son travail, il le perdait dans les spéculations les plus stupides, qui feraient hausser les épaules au premier commissionnaire illettré du coin. S'il avait eu, au lieu d'admirateurs, un seul véritable ami, celui-ci l'aurait fait mettre en tutelle dès l'âge de trente ans, et le pauvre grand homme aurait pu vivre et créer, sans être constamment arraché à son rêve par la visite des huissiers. Les gens qui l'ont poursuivi de papier timbré ont pillé, trente ans durant, un irresponsable.

Je vois dans Balzac une preuve monumentale que l'observation extérieure n'a aucune importance pour la création poétique. Qu'est-ce que l'observation peut nous fournir ? Des mots et des gestes. Photographie et phonographie. Ce sont là justement les données qui ne nous intéressent en rien. Elles ne prennent d'importance que lorsque nous savons pourquoi les gestes ont été faits, pourquoi les mots ont été dits, à quelles passions ou à quels appétits ils répondent, quels états d'âme ils révèlent. Or, les mots et les gestes proprement dits n'indiquent rien de tout cela. Ce qui l'indique, c'est l'interprétation qui y est ajoutée, qu'y ajoute le poète, parce que celui-ci voit les actions humaines du dedans, à leur lieu d'origine, non à l'endroit où elles s'extériorisent pour les yeux et les oreilles de tous. Ce point-là reste à jamais inaccessible à la photographie comme au phonographe. Que prouve le mot ? On ne dit pas souvent ce qu'on pense. Que prouve l'apparence ? Elle n'est le plus souvent que masque, dissimulation et comédie. Que prouve même l'acte ? Combien de fois le hasard, la contrainte, l'imitation dirigent la main et provoquent des actes dont s'étonne, ou s'effraie, ou s'afflige tout le premier, celui qui les a commis! L'intention seule, l'impulsion intérieure, voilà l'essentiel, et à ce sujet il n'y a que le poète pour nous renseigner, en plongeant dans sa propre âme. Pourquoi savons-nous si peu, ne savons-nous à la vérité rien de certain sur la psychologie des animaux ? Parce que nous ne pouvons sentir ni raisonner comme

les bêtes, et que la seule observation de leurs actes, sans l'interprétation, sans la connaissance des mobiles et des émotions qui les accompagnent, est absolument insuffisante. Si nous comprenons mieux les processus de l'âme humaine, c'est parce que nous pouvons conclure des actes et des paroles à leurs causes psychiques ; et il nous est possible de tirer ces conclusions, parce que notre substance, au plus large sens philosophique du mot, est identique à celle de tous les hommes. Sans cette identité, il serait impossible de comprendre autrui. Grâce à cette identité, nous trouvons en nous-mêmes la clef qui nous ouvre la compréhension de notre prochain, en tournant notre regard vers notre propre intérieur, et non pas en promenant nos yeux sur les autres, comme des badauds. Que vient-on nous parler d'observation, de méthode scientifique, de naturalisme? L'observation donne peut-être l'anthropométrie du Dr Bertillon père, elle ne donnera jamais une création poétique.

Balzac s'imaginait avoir écrit l'histoire naturelle d'une société déterminée, celle de la monarchie de Juillet. Il l'assura, tout le monde le crut sur parole, et répète la chose depuis soixante ans. Balzac a été sévèrement injuste envers lui-même. Il s'est ainsi amoindri, et, chose curieuse, il ne s'est trouvé personne pour défendre Balzac contre l'injustice de Balzac. Il a décrit non une société donnée, mais l'humanité même, une humanité qui n'est d'aucune époque ni d'aucun lieu, une humanité d'ailleurs spéciale, exceptionnelle, névrosée, dont le type achevé était Balzac lui-même.

Je me refuse absolument à croire que les personnages de *La Comédie humaine* aient peuplé le boulevard de Gand entre 1830 et 1848. Peut-être en a-t-il existé alors de semblables, parce que ce genre d'individus se retrouve à l'état sporadique toujours et partout ; mais, selon toute apparence, ils ont été incomparablement plus rares en ce temps-là que de nos jours.

Car Balzac est un précurseur et un voyant. Il marque l'avènement d'un type qui s'est développé et augmenté à l'infini dans la génération suivante. On trouve chez lui le début de toutes les tendances qu'on célèbre aujourd'hui comme le modernisme le plus excessif et comme le « dernier cri ». Il fut le premier bouddhiste en Europe, avant Schopenhauer, avant Sinnett, avant les théosophes et M. Léon de Rosny. *La Peau de chagrin* est, du premier mot au dernier, le cantique des cantiques de l'anéantissement de la volonté, du renoncement à tout désir, du mépris de Maya, et, jusqu'aujourd'hui encore, le seul et véritable poème du nirvana dans la littérature de l'Europe. Balzac inventa le tolstoïsme avant Tolstoï. *Le Médecin de campagne* est le modèle de tous les romans qui prêchent l'évangile des humbles et représentent la vie résignée avec les pauvres, les ignorants, les affligés, comme le seul but d'existence pouvant satisfaire une âme à la sensibilité fine et aux aspirations supérieures. Balzac fut un néo-catholique, à mériter l'approbation de MM. Melchior de Vogüé et Brunetière. *Ursule Mirouet* et *Le Curé de village* n'ont pas encore été dépassés sous le rapport du doux évangélisme, du mysticisme vague, de la piété d'ailleurs affranchie d'orthodoxie ; à peine ont-ils été égalés. Est-il nécessaire de démontrer par le menu aux balzaciens la place qu'occupent chez leur auteur l'occultisme, la magie, le spiritisme ? Le sâr Péladan ne reniera pas Balzac comme ancêtre, et Papus le saluera comme maître. Mais la « littérature rosse » se rattache aussi à lui, et si l'on voulait voir en ses *Contes drôlatiques*, en sa *Fille aux yeux d'or*, etc., le point de départ de la scatologie, de la pornographie et de la perversion littéraire actuelles, il serait malaisé de le défendre contre cette accusation.

On peut suspendre son portrait aux portes de *La Cathédrale* de M. Huysmans et à l'entrée du feu Chat Noir, à celles des expositions de la Rose + Croix et du Théâtre Antoine, devant la demeure de Mlle Couedon et la Bodinière. Il a un peu com-

maudité tous ces établissements ; dans tous, il est un peu chez lui et peut faire les honneurs à ceux qui les visitent. Les seuls endroits où son portrait n'aurait pas sa raison d'être, sont les frontispices de l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin, et des romans d'Émile Zola.

II

MICHELET

Michelet, lui aussi, fut un voyant. Il a été un précurseur dans la direction chauvine-nationaliste suivie, depuis lors, par l'historiographie de presque tous les pays. Mais fut-il aussi un romancier ?

Oui, un romancier aussi. Et cette classification n'implique pas, je le crois, une appréciation insuffisante de sa valeur.

Michelet, qui jouit d'une célébrité universelle, est loin d'être aussi universellement connu. Tout homme instruit a entendu parler de lui, mais très peu d'hommes instruits, hors de France, l'ont lu. Un fait caractéristique, c'est que son œuvre capitale, l'*Histoire de France*, n'a été, à ma connaissance du moins, traduite en aucune autre langue. Le grand obstacle à sa propagation hors des frontières de son pays d'origine, c'est évidemment son étendue. Il n'y a pas beaucoup d'œuvres en dix-neuf volumes, dans toute la littérature, auxquelles les traductions aient eu le courage de s'attaquer. Mais l'étendue de l'ouvrage n'est pas l'unique obstacle.

L'*Histoire* de Michelet constitue un fait si étroitement et si exclusivement français, qu'elle est presque inaccessible à la pleine compréhension des lecteurs étrangers. Et cependant la marche de l'évolution européenne veut que chaque homme instruit regarde les affaires de la France un peu comme les siennes, et s'y intéresse, en tout cas, infiniment plus qu'à celles de tout autre pays, le sien excepté. Ce que l'on connaît

surtout à l'étranger, ce sont les ouvrages en un volume de Michelet : *l'Amour*, *la Femme*, *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*, *les Jésuites*, *la Sorcière*, *le Peuple*, *la Bible de l'Humanité*, *Nos Fils*, *le Banquet*, etc.

Ces livres étaient le produit des moments où il se délassait du grand effort d'où est sortie son œuvre monumentale. Nous venons d'énumérer une longue suite de titres. On pourrait penser que tant de livres suffisent, même sans les nombreux tomes de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire de la Révolution*, à fixer sa physionomie intellectuelle. Ce serait une erreur. On aurait beau avoir lu avec zèle et compon[illegible]u les douze volumes que nous avons cités : on ne saurait pas encore sur Michelet l'essentiel. Ils sont en effet de simples bouche-trous, et n'expliquent pas la place que la France a faite à leur auteur dans sa vie intellectuelle.

On l'aime et on l'admire dans sa patrie comme historien, rien que comme historien. En d'autres pays, particulièrement en Allemagne, ce mot éveille l'idée d'un érudit sévère qui recherche dans la poussière des archives la vérité enfouie, plonge au fond des sources, laborieusement explorées, pour en ramener des faits authentiques, et interroge, avec l'austérité d'un juge, les témoins contemporains, afin de tirer de leurs réponses, soigneusement pesées l'une contre l'autre, les éléments d'un jugement aussi sûrement fondé que le permet la débilité humaine. Sans doute, on a dit précisément en Allemagne que l'historien est un prophète rétrospectif. Mais, devant ce mot d'esprit, les grands pontifes de la science historique secouent en secret la tête. Ils demandent à l'œuvre de l'historien le moins possible de prophétie, qu'elle soit rétrospective ou divinatrice du futur. La chose importante pour eux, ce sont les recherches, ce n'est pas le récit. Les notes au bas des pages ont à leurs yeux plus de valeur que le texte ; ils haïssent les affirmations sans preuves, et considèrent l'intuition et la divination tout au plus comme des auxiliaires que

l'on peut tolérer, à la condition d'avoir sans cesse l'œil fixé avec défiance sur eux. L'art de la forme littéraire est envisagé comme un mal nécessaire, il n'est pas apprécié comme un mérite désirable. Il sert comme habit de cérémonie pour les visites mondaines inévitables, quoique fastidieuses, que l'Histoire doit faire chez les profanes ; mais le véritable costume de celle-ci est le talar, le costume professionnel de la science.

Rien ne ressemble moins à ce tableau, que l'Histoire cultivée et servie par Michelet. Elle méprise la pénible et sèche érudition et n'a foi qu'au don surnaturel de seconde vue qui serait le privilège des âmes de voyants. Elle ne tâtonne pas timidement le long d'un garde-fou de citations, mais saute et vole, allégée de renvois au bas des pages, par-dessus rochers et abîmes. Elle hait le travail de juge d'instruction et met sa joie à raconter. Elle ne s'arrête pas aux preuves, mais affirme gaiement. Et elle le fait avec une telle assurance, que plus sûrement que le sondeur critique qui laisse filtrer ses propres doutes dans l'âme de ceux qui le lisent, elle convainc le lecteur confiant.

Mais est-ce là encore de l'histoire? N'est-ce pas du roman? Tous les esprits froids soulèveront la question, et elle a été en France même soulevée plus d'une fois. Depuis la guerre a grandi une nouvelle génération désireuse d'apprendre le plus possible du vainqueur, dans l'espoir d'y trouver le secret du succès sur le champ de bataille aussi. Cette jeune école de chercheurs s'est assise aux pieds de la science allemande, et manie ses méthodes méticuleuses. Devant elle, Michelet ne peut pas se maintenir. Elle parle de lui sans estime et l'expédie d'un seul mot : « Rhétorique! »

Quant à la foule, — et par là il ne faut pas entendre la populace, mais une classe encore très cultivée, quoique non spécialiste en la matière, — le mépris des confrères de Michelet pour lui est jusqu'ici resté sans effet sur elle. Elle continue à s'édifier à sa lecture, à s'en enivrer même. Ce qu'elle réclame,

en effet, ce n'est pas la vérité, c'est la beauté. Ce qu'elle cherche chez son historien, ce n'est pas l'enseignement, c'est l'enthousiasme. Et ce qu'elle attend, elle le trouve avec surabondance chez Michelet.

Michelet est un poète, il n'est pas autre chose. Une fine sensibilité fait de lui le spectateur le plus vibrant de la nature et de la vie ; un tempérament passionné forme chez lui une table de résonance qui renforce puissamment ses impressions ; une imagination toujours en mouvement ajoute à ses aperceptions les interprétations les plus surprenantes, les plus amusantes, les plus aventureuses. Voilà les qualités essentielles du poète. Qu'il les extériorise en vers ou en prose, peu importe ! Dans ses œuvres de courte haleine, Michelet est tour à tour lyrique comme Victor Hugo dans *Les Contemplations* et Shelley dans *Hellas* ou *Alastor*, et didactique comme Rückert dans la *Sagesse du Brahmane*. Dans ses grandes œuvres historiques il est épique, chantre d'immenses épopées que parsèment des ballades plus courtes, mais pas moins sonores.

Prétendre jauger la conception historique du poète d'après une doctrine philosophique ou sociologique, serait un pédantisme qui provoquerait le sourire. Michelet n'avait pas de vues systématiques. Il ne se préoccupait vraisemblablement pas des forces qui agissent dans l'Histoire et des fins auxquelles elle tend ; ou bien, si jamais cette question se présenta à son esprit, il n'y répondit certainement pas. Il ne songe pas à découvrir la loi énigmatique qui reste cachée derrière les évolutions historiques, tant que nous n'avons pas appris à comprendre ces dernières comme les manifestations de cette loi. Ce qui seul l'intéresse, c'est le décours pittoresque des événements mêmes. Il feuillette l'Histoire comme un somptueux livre d'images dont chaque page le surprend et l'enchante par une nouvelle et délicieuse miniature. Tantôt il s'arrête sur tel trait de l'image, tantôt sur tel autre. Parfois il paraît incliner vers la conception démocratique moderne,

d'après laquelle le peuple est le véritable héros de l'Histoire, un héros collectif anonyme, alors que les personnalités de premier plan, les porteurs de dignités et de titres n'ont qu'une valeur purement décorative, nullement constructive. En règle générale, pourtant, il se conforme à la tradition individualiste des grands historiens et penseurs de sa nation, qui ont tous professé le culte des héros (le *Heroworship* de l'Anglais Carlyle). A en croire Pascal, « si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé » ; et, « sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre », Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; « mais ce petit gravier, qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit... le voilà mort, et le roi rétabli ». Dans le pays de la royauté absolue inexorablement centralisée, en France, où le sort entier de l'État et du peuple avait été déterminé, au moins en apparence, par la volonté unique d'un Louis XI, d'un Henri IV et d'un Louis XIV, cette part si large faite au rôle des personnalités dans l'Histoire devait sembler juste. De même Michelet, lui aussi, place au centre des épisodes les plus importants de son récit une individualité qui forme le pivot de toute l'action. Et comme il est un poète qui se laisse dominer par son imagination, avec toutes les fantaisies même capricieuses de celle-ci, il admet parfois, pour expliquer les actes de sa personnalité centrale, les plus étranges hypothèses. A dire vrai, cela est logique. Si c'est véritablement un être humain qui fait l'Histoire, il est conforme à la nature humaine que l'état physique de sa pauvre carcasse détermine ses actes. C'est ainsi que Michelet en est venu à diviser en deux parties le règne de Louis XIV : avant la fistule, après la fistule. Cette idée, qui en France a semblé géniale, est considérée, au contraire, par Lombroso comme un symptôme d'égarement d'esprit de Michelet.

Mais tout cela ne compte pas. L'essentiel, c'est que les gestes héroïques de la France soient célébrés sur le ton de l'épopée. Peu importe qu'ils se rattachent à la foule obscurément

grouillante ou à un Roi-Soleil resplendissant, à une humble fille du peuple comme Jehanne la bonne Lorraine ou à un ministre d'État tout-puissant, tel que le cardinal duc de Richelieu. Dans les rapports de Michelet avec le peuple français se révèle, comme dans tant de traits d'une civilisation en apparence toute moderne, un atavisme des plus archaïques.

Chez les peuples barbares guerriers, aux festins des chefs et des grands, un chanteur avait coutume de se tenir dans la salle des fêtes, sur un siège élevé ; il entonnait, en s'accompagnant de la harpe, des chansons dans lesquelles il glorifiait les hauts faits des ancêtres. Ce qu'étaient pour les antiques Doriens l'aède, pour les Celtes le barde, pour les Vikings le scalde, Michelet l'est pour les Français contemporains. En partant de ce point de vue, on envisage Michelet, sa position, son action, ses travaux, sous leur vrai jour. On n'exige plus de lui une froide critique qui serait une gêne insupportable dans la ballade aux grands aïeux. On apprécie le haut vol constant de son style, qui fatigue rapidement le lecteur terre à terre, car cet essor est à sa place dans le récit de la glorieuse légende nationale. Sa prose est en réalité une poésie au grand rythme onduleux, poésie faite non pour être parlée, mais pour être chantée sur le ton de la mélopée, et qui non seulement supporte, mais réclame l'accompagnement d'un instrument à cordes. On comprend aussi l'enthousiasme des lecteurs français de l'*Histoire* de Michelet. C'est ainsi que Priscus, dans le célèbre récit de son ambassade auprès d'Attila, en 446, nous décrit l'effet produit par les « deux barbares » qui, à la table royale, « se placèrent en face d'Attila et entonnèrent des chants célébrant ses victoires et sa vaillance. Les invités fixaient les yeux sur les chanteurs. Les uns étaient joyeusement excités par les chants, les autres songeaient à leurs combats et s'enflammaient d'enthousiasme. Mais plus d'un pleurait. C'étaient ceux dont la vieillesse avait affaibli le corps et contraint au repos le courage farouche ». Gœthe,

dont la ballade du *Barde* est comme un écho du récit de Priscus, dit la même chose plus brièvement :

> Les chevaliers portaient fièrement la tête,
> Et les belles baissaient le regard.

Enfin l'on s'explique aussi l'indifférence de l'étranger à l'égard de l'œuvre capitale de Michelet. Pourquoi le récit des hauts exploits des ancêtres héroïques d'un peuple devrait-il émouvoir les entrailles de l'étranger ? Michelet lui-même ne se rendait pas clairement compte de la signification de son travail. Il ignorait qu'il était un barde national, et se prenait en toute bonne foi pour un fouilleur d'archives et un professeur exposant les événements passés. Dans cette fausse supposition, il se mit à écrire une histoire générale de l'Europe. Au cours de ce travail, il devint conscient de son erreur. Les faits et gestes ainsi que les destinées des peuples étrangers ne le regardaient en rien, et il sentit qu'il était ridicule de les chanter sur le ton des scaldes. Il aurait dû les raconter prosaïquement. Or, cette manière de faire l'ennuyait, comme elle ennuyait ses lecteurs. Aussi eut-il la sagesse de laisser cette œuvre inachevée.

En relisant, il n'y a pas longtemps, l'*Histoire* de Michelet, mon premier mouvement fut du mécontentement, presque de la colère. Un historien, me disais-je, a-t-il le droit de courtiser à ce point un peuple ? N'incite-t-il pas ses auditeurs à une opinion exagérée d'eux-mêmes, qui touche à la folie des grandeurs ? Ce n'est pas là un récit historique, mais une ardente et excessive déclaration d'amour en de nombreux volumes. Le Français qui lit cela doit se regarder comme une créature digne d'adoration, voir dans la France le centre de l'univers, et dans les destinées de la France la seule chose importante qui se passe sur la terre Mais, après réflexion, je me rangeai à l'avis que tout récit historique vivant accuse les mêmes traits que celui de Michelet, et que ces traits constituent

son essence et sont justifiés aussi à leur point de vue.

Je ne crois pas à l'Histoire comme science. Elle sera peut-être créée un jour, mais pour le moment elle n'existe pas. Personne ne connaît encore les lois dont les événements de l'humanité civilisée sont l'expression, et, sans la clef de ces lois, les événements ne sont que hasard sans autre signification. Dans ces conditions, que peut bien être l'historiographie? La chronique des faits, c'est-à-dire quelque chose d'indifférent, ou un arrangement et une interprétation subjectifs des faits, c'est-à-dire quelque chose d'arbitraire, et, partant, sans valeur. Mais à l'Histoire comme poésie, comme culte des ancêtres, comme base du patriotisme, comme lien émotionnel réunissant les individus en nation, à cette Histoire je crois! Envisagée à ce point de vue, peu importe au fond qu'elle soit vraie; peutêtre même vaut-il mieux qu'elle soit légendaire, car le fabuleux émeut, charme et enthousiasme plus puissamment que le réel.

L'Histoire doit-elle être *magistra vitæ* (institutrice de la vie)? Nullement. Mais il faut qu'elle soit l'éducatrice du peuple, à l'aide d'une poésie qui exagère et qui glorifie. C'est ce que les peuples sentent clairement. Les historiens, pour gagner leur cœur, doivent se livrer à des dithyrambes. La critique les laisse froids. Dans la bouche de leurs compatriotes, elle les irrite. Les chercheurs de l'étranger se chargent de trouver la petite bête chez les individus et dans les actions d'un peuple; cela reste toujours un travail relativement infécond auquel personne ne s'intéresse particulièrement. L'*Histoire de la Révolution française*, de Sybel, est un monument d'application et de conscience. On l'a lue en Allemagne sans grand plaisir, et, en France, elle n'est appréciée que par les spécialistes: elle n'y a jamais rencontré beaucoup de lecteurs. Quel effet, au contraire, a produit l'*Histoire allemande* de Heinrich von Treitschke, ce pendant de l'*Histoire de France* de Michelet! Mais les mérites de l'œuvre de Treitschke indiquent en même temps

ses limites. En vertu même des raisons pour lesquelles elle enthousiasme chaque Allemand, fût-il l'adversaire politique de l'auteur, elle laisse froid tout étranger, même si chaud ami de l'Allemagne qu'un étranger peut l'être. Nous sentons si bien que l'Histoire ne doit pas être une étude académique d'un peuple quelconque à un moment donné, mais une œuvre d'amour, d'orgueil, d'espérance, que nous ne pouvons nous défendre d'un certain étonnement quand nous voyons un historien s'exciter à propos d'un peuple étranger, comme le fait fréquemment Mommsen dans son *Histoire romaine*. Ce n'est que lorsque nous savons ou devinons qu'il s'est épris d'enthousiasme, avant d'écrire son Histoire, pour ce peuple étranger, — comme Gregorovius pour les Romains du moyen âge, ou Prescott pour les Espagnols des *reyes católicos*, — que son ardeur ne nous choque plus.

Tacite promettait d'écrire son Histoire *sine irâ et studio*. Par bonheur pour lui, il n'a pas tenu parole. Autrement, son œuvre serait illisible et ne serait jamais entrée dans la gloire. Michelet est l'exemple le plus parfait de l'historien *cum irâ et studio*. Sa « colère » et son « empressement » expliquent son action sur l'âme française, et lui assurent l'immortalité.

III

EDMOND DE GONCOURT

Combien y a-t-il de temps qu'est mort le dernier des Goncourt? Quelques années à peine. Il n'en semble pas moins un nom d'un siècle passé. « *Non omnis moriar !* », s'écriait triomphalement le poète romain. Edmond de Goncourt, lui, est mort tout entier. Il fit preuve d'une sagesse pleine de pressentiments, en voulant fonder une Académie. Peut-être aurait-elle sauvé sa mémoire. Sans le moyen préservateur de rentes faites à des hérauts reconnaissants de sa gloire, celle-ci sombrerait infailliblement. Et cet homme eut de son vivant une des réputations les plus bruyantes ! Le duc de Guise, assassiné par ordre de Henri III, parut à celui-ci plus grand mort que vivant. Si l'on étudie Edmond de Goncourt après qu'il a terminé son pèlerinage sur cette terre, en se rappelant la place qu'il tenait parmi ses contemporains, on se demande avec étonnement : « Est-ce là tout ? »

Edmond de Goncourt a publié, avec son frère Jules, des études soi-disant historiques sur le XVIII^e^ siècle, où il envisage les événements du point de vue d'un ébéniste et d'un tailleur pour dames, et apprécie la grande Révolution principalement comme cause d'un complet changement de style dans la coiffure. Il a écrit une série de romans, les uns avec son frère, les autres tout seul. Ce qui les distingue, c'est leur « écriture artiste ». Elle consiste en ce que les plus niaises observations et les plus philistines impressions sont présentées dans le

langage ciselé d'un monologue de roi de l'ancienne tragédie. Il a inventé la description d'après des principes picturaux, soit la méthode qui ne dit pas, par exemple : « Le crépuscule commença à envelopper le ciel nuageux », mais : « Sur un empâtement de brun de momie et de céruse se posait, placée en partie avec le pouce, en partie avec le couteau, une zébrure de cinabre et de coralline, liserée de gomme-gutte, estompée du tampon par endroits, en frottis ». Il a mis à la mode le goût des articles du Japon, dont les dernières dégradations sont les bazars à deux sous où se vendent les balayures industrielles de Tokio. Sur un aveu trop hâtif d'Emile Zola, feu le naturalisme l'honora comme son ancêtre, et une partie des décadents continuent à apprécier en lui un orthodoxe des « sensations rares », qui ne sont, en réalité, que des associations d'idées péniblement élucubrées, grattées une à une dans tous les recoins de la mémoire. Mais son exploit le plus glorieux est son *Journal*. C'est là son monument. Il s'y illumine à l'aide de rayons Rœntgen. Dans ses neuf volumes il nous montre, avec une franchise inconnue depuis Jean-Jacques Rousseau, le panorama de son âme. Les aspects qu'il nous présente sont prodigieux. Arrêtons-nous un instant aux plus étonnants que je trouve dans le neuvième volume. Ils forment une contribution incomparable à la psychologie du cabotinage.

Edmond de Goncourt s'assied donc à son bureau, et écrit dans son *Journal*, qu'il destine à la publicité :

« *Mercredi* 22 *juin* (1892). — Aujourd'hui j'ai reçu la visite d'une lady je ne sais plus qui, une lady à l'air fort grande dame, ma foi, mariée à un rajah de l'Inde, et dont j'ai séduit la cervelle par la lecture de mes romans à Bornéo, à Bornéo ! »

« *Mercredi* 23 *novembre*. — C'est curieux, la connaissance que l'étranger possède de ma *Maison d'un artiste*. Il y a une vingtaine de jours, c'était ce ménage espagnol, qui voulait absolument me faire accepter un éventail, représentant Marie-Antoinette en train de regarder, avec le Dauphin, l'enlèvement

d'une montgolfière ; aujourd'hui, c'est une Américaine qui m'apporte un bouquet de chrysanthèmes, et se répand en paroles élogieuses sur mes descriptions ; et c'est encore aujourd'hui, rue de Berri, l'ambassadeur (*sic !*) de Suède et sa femme, qui demandent à voir ladite maison, et qui m'étonnent par leur science de ce qu'elle contient ! »

« *Jeudi* 17 *mars* (1893). — Daudet me présente M. Finot, le directeur de la *Revue des Revues*, un Polonais qui me parle aimablement du succès de ma littérature dans les pays slaves. »

« *Dimanche* 26 *mai*. — J'ai eu la visite ce matin de deux Allemandes, les demoiselles Hirschner » (*sic*! la dame s'appelle en réalité Kirschner), « dont l'une est peintre, et l'autre femme de lettres, et qui aurait, sous le pseudonyme d'Osipp (*sic*!) Schubin, combattu en Allemagne pour ma gloire. Ces deux femmes m'étonnent par la connaissance qu'elles ont de *Manette Salomon* et de *La Maison d'un artiste*. »

« *Vendredi* 29 *juin* (1894). — Réponse d'une femme à la demande du *Journal*, questionnant ses abonnés sur l'amour. « Jeune fille, je me pris de passion pour un écrivain infiniment fier et rare, Edmond de Goncourt. J'appris longtemps après que c'était un vieil homme, que ses cheveux étaient blancs, ce qui fit s'évanouir mon rêve ; mais je lui continuai toujours mon culte, que je voulus ne pas rendre vulgaire par une correspondance qui aurait été méprisée par l'auteur lui-même. »

« *Dimanche* 2 *septembre*. — Et tour à tour il est question... du musée de Saint-Quentin, où se trouve, à ce qu'il paraît, un concierge fanatique de mes études du XVIII^e^ siècle, et déclarant que c'est seulement depuis mon livre qu'on vient voir les Latour. »

« *Dimanche* 13 *janvier* (1895). — Léon Daudet... nous demande à nous lire, après dîner, un commencement d'article sur la Pitié et la Douleur, qui me fait m'écrier : « C'est curieux, n'est-ce pas, c'est le catholicisme qui a apporté dans

le monde la pitié à l'endroit des *miséreux*, et il a fallu dix-huit siècles pour que cette pitié eût son développement en littérature, — développement qui commence avec Dickens et continue — « avec vous ! », me crie-t on. »

« *Dimanche 22 octobre* (1893). — A Villedeuil succède Roger Marx, venant m'annoncer qu'il fait un bouquin pour les écoles, un choix de morceaux de littérature de Chateaubriand à nos jours, choix qui sera autrement brave que les *Selectx* courants, et où il va se payer de donner beaucoup des Goncourt. »

« *Lundi 23 avril* (1894). — Répétition de : *A bas le Progrès!* » (une pièce de lui)... « Un programme a été lithographié par Ibels... Il me raconte ceci. Son père s'est battu à la première d'*Henriette Maréchal*, et lui, juste vingt ans après, s'est cogné à la seconde de *Germinie Lacerteux*, et a cassé un petit banc sur la tête d'un normalien, de sa connaissance, avec lequel il était venu à l'Odéon. »

Un des grands événements des quatre années qui remplissent ce dernier tome du *Journal des Goncourt*, c'est le banquet organisé en son honneur, en 1895, par les écrivains parisiens. L'affaire l'enfièvrait. Le mercredi 20 février, il écrit : « En relisant le *Gaulois*, je tombe sur un écho où il est dit que le banquet pourrait bien être remis, à cause de la mort de Vacquerie, faisant partie du comité. J'espère bien que ce ne sera pas. Cette vie de chaque jour, entre l'éreintement et l'apothéose, me met dans un état nerveux que j'ai hâte de voir finir. »

Et le lendemain : « Diable ! Voilà un banquet qui joue de malheur, et je trouve au fond la remise faite sur des exigences vraiment exagérées. Comment ! sur la mort d'un monsieur avec lequel je ne me suis rencontré qu'une fois dans ma vie, à un dîner donné par l'*Écho de Paris*, mon banquet ne peut pas avoir lieu, le lendemain de sa mort! Mais en ce temps d'influenza, qui dit qu'il ne peut pas mourir un second membre du comité d'ici à la semaine prochaine ? »

« *Jeudi* 28 *février*. — Coppée est très malade d'une pneumonie, est « au plus bas », aurait dit le concierge hier. Et le cher ami (Daudet) avait peur d'une nouvelle remise du banquet. Heureusement que les nouvelles d'aujourd'hui sont bonnes. »

Auguste Vacquerie,que Goncourt n'a rencontré qu'une fois dans sa vie, pouvait, convenons-en, ne pas lui tenir beaucoup au cœur ; mais François Coppée, le *Journal* en témoigne, mangeait assez fréquemment chez lui et était son ami. Il est à la mort. La seule chose qui touche M. de Goncourt, c'est la crainte que sa mort recule la date du banquet !

« *Lundi* 25 *juin* (1894). — Ce matin dans mon lit, en ouvrant l'*Écho de Paris*, mes yeux tombent sur cette ligne imprimée en gros caractères : *Assassinat de M. Carnot*... Pas de chance, pas de chance vraiment dans la publication de mes livres. *En 1851*, mon premier volume, a paru le jour du coup d'État de Napoléon III. Le septième volume du *Journal des Goncourt*, peut-être le dernier volume que je publierai de mon vivant, voit ses annonces et ses échos arrêtés par l'assassinat du président de la République. »

L'Europe, les deux mondes sont glacés d'effroi par le crime de Caserio. Goncourt, lui, n'a que cette pensée : « L'assassinat de Carnot nuit à la vente du volume de mon *Journal*. »

De même que les événements historiques, il juge la nature elle-même uniquement au point de vue de l'action favorable ou nuisible qu'elle exerce sur le débit de ses livres.

« *Mercredi* 7 *septembre* (1892). — Oh, l'été ! Moi qui ne vis que par la littérature, ça me paraît un temps où l'usine dans laquelle je travaille est fermée. Plus de publication de livres, plus de critique dans les journaux, et si par hasard il est parlé de votre personne, c'est fait sans application, sans passion, sans animosité. »

Maintenant que nous avons vu comment il se tient pour le centre de l'univers et de l'histoire humaine, et ramène tous

les événements à lui et à ses livres, nous ne nous étonnerons pas s'il a de lui une opinion des plus avantageuses, qu'il exprime sans fausse modestie.

« *Dimanche* 22 *janvier* (1893). — Je crois être le type de l'homme littéraire, du persévérant dans ses convictions, et du contempteur de l'argent..., et j'oserai affirmer que je suis le seul, l'unique lettré de l'heure présente, qui, avec l'autorité de mon nom, ayant pu faire encore, pendant dix ans, des romans bons ou mauvais, mais très bien payés, ne les a pas faits, dans la crainte qu'ils fussent inférieurs à ceux écrits dans les années antérieures. »

« *Samedi* 18 *février*. — J'ai beaucoup lu, avant d'être homme de lettres, et très peu, depuis que je le suis, ne lisant guère que des livres documentaires, qui peuvent me servir pour mes travaux, et je me demande si mon originalité ne vient pas un peu de cela, qui ne me fait pas du tout un *réminiscent*. Je suis bien plus un *méditant* qu'un liseur. »

Donnons ici quelques échantillons des profondes idées qu'il trouve en méditant.

« *Vendredi* 29 *février* (1892). — On parlait hier d'une Parisienne, morte à près de cent ans, ces jours-ci, et qui se rappelait le temps où il passait sur les boulevards à peine une voiture tous les quarts d'heure. »

« *Dimanche* 28 *février*. — Ce soir, chez Rodenbach, on causait valse, et je soutenais que les peuples qui sont des peuples valseurs, sont des peuples où le patinage est une habitude. Les Français valsent, le corps tout droit, tandis que les Hollandaises et les autres femmes des pays du patinage valsent avec ce penchement, cette courbe en dehors d'un corps courant sur la glace. »

« *Dimanche* 13 *mars*. — Les bienfaits du régime actuel en France à l'heure présente, c'est d'être tantôt volé, tantôt assassiné, tantôt dynamité. »

« *Vendredi* 29 *avril*. — Les observateurs doivent reconnaître

au pas des agents de police en bourgeois, oui, à ce pas tranquille, régulier, cadencé, qui est le pas des sergents de ville. »

« *Jeudi* 30 *juin*. — Il y a quelque chose de caractéristique chez la femme qui vous aime, et qui n'est ni votre épouse ni votre maîtresse ; c'est dans la marche, sans que vous lui donniez le bras, l'approche, par moments, de son corps contre le vôtre, approche ayant quelque chose du frôlement caressant d'une chatte. »

« *Jeudi* 1er *septembre*. — Aujourd'hui, à l'Exposition des Arts de la Femme, je suis resté en faction devant la vitrine des bourdaloues. Oh ! les coquets et les galantins réceptacles... »

Mais je m'en tiens là. Au fond, c'est dommage. On ne connaît pas, en effet, l'âme de ce « type de l'honnête homme littéraire », si l'on n'a pas lu en quels termes impudemment exaltés, bassement adulateurs, il s'enthousiasme pour certains vases, pour leur usage et leur contenu. C'est là un côté de sa nature qu'il faut indiquer, bien qu'on ne puisse s'y arrêter. Tout ce qui touche aux rapports sexuels et aux plus subalternes fonctions du corps, l'attire puissamment et exerce sur lui un attrait fascinateur. Quand il parle de ces choses-là, et il en parle très fréquemment, il se délecte, avec la volupté du coprolalique, aux expressions les plus grossières. Chaque fois qu'il a sur la langue un mot d'égout bien savoureux, il faut voir comme l'eau lui vient à la bouche ! Un véritable gentilhomme des « sensations rares », ce vénérable vieillard !

Continuons de cueillir les fruits de ses « méditations ».

« *Vendredi* 20 *janvier* (1894). — En lisant le *Roman bourgeois* de Furetière, je suis étonné de l'originalité de sa définition du roman : « Le roman n'est rien qu'une poésie en prose. »

« *Samedi* 29 *juillet*. — Dans l'engourdissement de la sieste, le ratissage des allées me donne la sensation d'être peigné avec un peigne aux dents édentées. »

Voilà donc les échantillons des pensées de ce classique à l'usage des écoles par la grâce de M. Roger Marx, vantant son originalité, qu'il attribue généreusement à ce qu'il ne lit rien.

Il enregistre dans son *Journal* non seulement ses géniales idées à lui, mais aussi la fleur des conversations tenues en sa présence par des célébrités parisiennes. Il dit lui-même (3 octobre 1894) : « Oui, dans mon *Journal*, j'ai voulu recueillir tout ce qui se perd de curieux dans la conversation »; et il écrit à une date antérieure (20 mai 1892) : « Il n'y a plus qu'une chose qui m'amuse, m'intéresse, m'empoigne : c'est une conversation entre lettrés sympathiques, dans l'excitation d'un peu de vin, bu à dîner. »

Voyons maintenant ce qui « l'amuse, l'intéresse », etc.

« *Dimanche 7 février* (1892). — ... La femme de Forain... me confie qu'elle est en train, dans ce moment, de déserter la peinture pour la cuisine, qu'elle fait des nouilles comme personne, qu'elle s'est même élevée à la confection des pâtés de foie gras, des pâtés de foie gras avec la croûte, et une croûte, s'il vous plaît, où elle peint des fleurs avec du jaune d'œuf, et des feuilles avec je ne sais quoi : de la pâtisserie artistique. »

« *Dimanche 28 février.* — Stevens parlait, dans un coin du salon, de l'effrayant avalement de bière et d'alcool de Courbet, consommant trente bocks dans une soirée et prenant des absinthes où il remplaçait l'eau par du vin blanc. »

« *Dimanche 1^er^ mai.* — L'heureux Poiclevin fait son entrée chez moi, tout éjoui, tout hilare, tout rayonnant de l'enfantement de trois ou quatre épithètes... et, avec ces épithètes, il m'apporte la primeur de cette phrase : « Le signe de la croix inscrit sur la personne humaine les quatre points cardinaux de l'espace spirituel, dans la rose des vents de la destinée humaine ». (On pourrait supposer que Francis Poictevin se permit là, à l'égard du vieux Goncourt, une plaisanterie

déplacée. Mais ce n'est guère probable. Ce littérateur est homme à débiter sérieusement une pareille phrase, et Edmond de Goncourt était homme à apprécier une telle phrase avec un égal sérieux).

« *Dimanche* 12 *juin*. — Jean Lorrain nous disait qu'aujourd'hui le vin ordinaire des grandes cocottes, brûlées par les soupers aux écrevisses à la bordelaise et au champagne, était, à la maison, fait de centaurée, de réglisse, et encore je ne sais quoi de rafraîchissant et de dépuratif. »

« *Lundi* 2 *avril* (1894). — Ce très aimable docteur Martin est vraiment un délicat. Je l'ai entendu parler femmes, bouquins, cuisine; et la manière dont il en parle ne peut laisser aucun doute sur cette qualité distinguée de l'homme. »

Il faut bien prendre garde de juger les interlocuteurs d'Edmond de Goncourt d'après les conversations rapportées par celui-ci. Ils ne sont pas responsables des notes du grand écrivain. Dans le cours de plusieurs heures, à table et au salon, il se dit beaucoup de choses. Mais M. de Goncourt ne prête l'oreille que lorsque l'on parle « femmes, bouquins, cuisine ». Tout le reste glisse sur lui. Il ne l'entend pas, ou, s'il l'entend, il ne le comprend pas. Nous avons à ce sujet un témoin classique. Dans un des précédents volumes de son *Journal*, il fait parler Ernest Renan d'une façon si idiote, met dans sa bouche des âneries tellement monstrueuses, que même ce philosophe doucement railleur perdit son calme systématique et protesta avec une profonde indignation contre les calomnies de son ancien compagnon des dîners du restaurant Magny.

Là où il parle de son goût, de ses rêves, de ses idéals d'existence, Goncourt est tout un monde.

« *Dimanche* 26 *août* (1894). — Mon existence s'est passée tout entière dans la recherche d'un décor original des milieux de ma vie. Un jour, c'était ceci, un autre jour, c'était cela. La semaine dernière, c'était l'achat de soieries de robes,

portées par des femmes du XVIII^e^ siècle, pour en faire des gardes de livres du temps, et toujours de petites inventions, auxquelles les autres ne pensent pas. Et dans les choses inférieures, méprisées par les natures non artistes, j'aurai dépensé autant d'imagination que dans mes livres. »

« *Vendredi* 26 *octobre*. — Mon château en Espagne serait d'avoir une galerie comme la salle de la gare Saint-Lazare, avec tout autour des livres jusqu'au haut de la poitrine, puis avec des vitrines de bibelots, allant au-dessus de la tête. Un balcon tournant le long des murs ferait un premier étage, tapissé de dessins sur trois rangs, et un autre balcon ferait un second étage, tout tendu jusqu'à la voûte de tapisseries claires du XVIII^e^ siècle. Et je voudrais travailler, faire de l'équitation, manger, dormir là-dedans, dont le bas serait, avec sa tiède température, un jardin d'hiver, planté des plus jolis arbustes à feuilles persistantes, enfermant au milieu, dans leurs feuilles, les « Quatre Parties du Monde » de Carpeaux, en belle pierre blanche. »

« *Lundi* 10 *décembre*. — Ces nouvelles lumières du gaz, du pétrole, de l'électricité, ces lumières crûment blanches et sèchement découpantes, quelles cruelles lumières auprès de la douce et laiteuse lueur des bougies ! Et comme le XVIII^e^ siècle a bien compris l'éclairage de nuit, mettant en douce valeur la peau de la femme, en la baignant d'une lueur assoupie et diffuse de veilleuse, dans l'enfermement des tapisseries crème, où la lumière est bue par la laine des claires tentures. »

Il y aurait beaucoup encore à glaner dans ce *Journal* : la satisfaction enfantine avec laquelle Edmond de Goncourt conserve pour l'histoire universelle le moindre compliment qui lui est adressé, l'immense importance qu'il accorde aux répétitions, aux distributions de rôles, aux premières représentations, aux « fours » réguliers de ses pièces sur la scène, ainsi que les coups gigantesques qu'il se laisse monter par

ses compagnons de table; mais nous en avons vu assez, je pense. Ces témoignages forment le complet « inventaire d'une âme », comme dirait M^me^ de Suttner. Cette âme, qui s'est peinte elle-même, n'est pas capable d'une seule pensée dépassant le niveau d'une couturière bavarde. Le goût d'Edmond de Goncourt est celui d'une modiste, son horizon littéraire celui d'un commis de librairie à l'usage des lecteurs des faubourgs; son monde, ce sont ses livres et ses bibelots. Il ne comprend pas que l'humanité puisse avoir d'autres préoccupations que celle de le lire ou de lire ce qu'on écrit sur lui. Le siècle est pour lui un miroir qui lui renvoie uniquement son propre visage. Et ne vous imaginez pas qu'il en fut ainsi seulement lorsque cet homme eut atteint sa soixante-treizième année. Le tome premier de son *Journal*, qui s'ouvre en l'année 1851, révèle la même âme que le neuvième et dernier. L'étroitesse de ses idées, la puérilité de sa façon de sentir, la monstruosité de son égoïsme ne sont pas le fait de la vieillesse, elles sont sa véritable et constante nature. Il était le même à quarante ans qu'à soixante-dix. Il ne fut jamais autre chose qu'une vanité, qu'un bourdonnement de petits mots douceâtres soigneusement attifés, qu'une enseigne de revendeuse de vieilles nippes des dames du XVIII^e^ siècle.

Et cet homme a pu être imposé au monde comme un grand écrivain ! Georges Brandès lui télégraphia à la veille de son fameux banquet : « Tous les écrivains scandinaves seront avec moi, aujourd'hui, quand je crie : Gloire au maître initiateur ! » Edmond de Goncourt a frayé la voie au verbiage incohérent que l'on nomme actuellement l' « écriture artiste ». C'est là tout ce qu'il a fait. Ses livres sont le monument de la plus profonde inintelligence d'une grande époque et le modèle le plus terrifiant d'une littérature n'ayant pour source ni un esprit qui pense ni un cœur qui sent, mais une niaiserie qui fait de l'embarras.

IV

GUY DE MAUPASSANT

Dans le Parc Monceau s'élève un monument en l'honneur de Guy de Maupassant. Son auteur, M. Charles Verlet, est un technicien parfaitement habile. Mais il a tort de placer ses œuvres en plein ressac de la vie publique. Il y a des sculpteurs qui ont le sens du monumental; d'autres qui en sont totalement dépourvus, sans qu'ils soient, pour cela, mal doués. Certains bronzes florentins et vénitiens longs d'un empan, de l'époque bénie, font l'impression de palladiums dominant la place principale d'une capitale, vus dans un rapetissement qui ne diminue pas le caractère magnifiquement dominateur de l'aspect. Par contre, il y a des œuvres massives qui semblent le fort agrandissement d'une chose en principe petite, et voulue telle. Cela produit un singulier effet, où se mêle un élément de comique. La création de M. Verlet est de ce genre. Elle représente un sopha demi-circulaire sur lequel, au milieu d'un pittoresque désordre de coussins, rêve une jeune dame dans une attitude alanguie. Chaque trait en elle est d'une élégance parisienne, estampillée authentique. La chevelure ondulée s'épand conformément au dernier style de Lenthéric. Les pieds, qui s'avancent au bord de la robe, sont revêtus de bas de soie brodés à jour, et sertis de mules découvertes à hauts talons. La robe, — une robe d'intérieur, — dont une riche garniture de dentelles rend la simplicité élégante, est étalée en bas dans toute sa largeur et révèle une jupe enchanteresse, au bord brodé et finement plissé.

M. Verlet a consacré ses soins à ces « dessous », car ils fournissent en quelque sorte la clef du sens symbolique que l'auteur entendait donner à sa figure de femme et à tout le monument. La belle Parisienne aux « dessous » expressifs et aux souliers spirituels tient dans sa main gauche, qui pend nonchalamment, un livre, un roman. Ce sont des personnages de Guy de Maupassant qui prennent corps dans ses regards perdus au loin. Et derrière son sopha se dresse un haut socle que couronne un buste de Maupassant. Celui-ci est d'une ressemblance que je qualifie d'effrayante. C'est le front bas, l'arcade sourcilière presque aussi saillante que dans le crâne de Cro-Magnon, le nez court et épais, la moustache broussailleuse, la bouche vulgaire, brutalement sensuelle, l'ensemble de physionomie d'un sous-officier partant le dimanche à la recherche de conquêtes faciles, qui m'angoissa presque la seule et unique fois que je vis Maupassant. Cette tête, que je ne veux pas caractériser davantage, semble regarder fixement la femme au-dessous de lui : non pas le roman sorti de son imagination, non pas la main qui le tient, mais plus loin, la pointe éloquente des pieds, et surtout les « dessous » pleins de promesses. L'œuvre de M. Verlet est une page du *Décaméron*. Elle raconte l'histoire d'un jupon et de son action hypnotisante sur un érotique. Comme sujet d'un groupe en porcelaine de Saxe, cette idée ne serait pas mal, et le groupe serait parfaitement à sa place dans la vitrine de certains boudoirs. Mais en marbre, plus grand que nature, comme monument dans un parc public, — non, en vérité, cela ne mérite pas d'éloges.

Tout monument qui est plus que l'hommage d'une affection individuelle, est nécessairement un éducateur; pourquoi, en effet, le dresserait-on sous les yeux de la foule, si ce n'était pour servir de modèle et susciter l'imitation ? Aussi est-on en droit de se demander, en face de tout monument public : Que doit-il enseigner ?

Le sculpteur avait été chargé par le comité de présenter Guy de Maupassant au peuple sous la forme la plus instructive. Il s'acquitta de sa tâche en incarnant l'impression que l'œuvre de son sujet avait laissée en lui. Le groupe (je ne suis pas bien sûr qu'on puisse nommer groupe une figure entière et un simple buste, et j'attends que les magisters me redressent), le groupe du Parc Monceau est la moralité que M. Verlet a tirée des livres de Maupassant. Une jeune dame potelée, oisive, élégante, savante en ce qu'elle montre et en ce qu'elle cache, liseuse passionnée de romans, touchée par son livre au point exact d'où doit partir la guérison de tous ses ennuis et de tous ses maux, — suivant l'expression de Gœthe, — c'est là le contenu, l'humanité et l'image du monde qu'un artiste naïf, et par cela même peut-être particulièrement sûr, pouvait dériver des vingt-cinq volumes de l'écrivain.

Quel rêve poursuit la jolie rêveuse ? Il n'est pas difficile de le deviner. Le visage qui d'en haut la regarde, facilite encore la chose. On peut être sûr qu'une moustache comme celle du buste joue un grand rôle dans ces rêves. Entresol de célibataire, — rendez-vous d'après-midi, — *Bel Ami*, — retour maussade vers l'ennuyeux mari, — voilà sans doute à peu près les éléments du rêve.

Le Parc Monceau a son public spécial. Il est situé au centre du plus riche quartier de la ville et sert de place pour jouer aux enfants élégants de ces parages privilégiés. Là on voit les nourrices les plus huppées de Paris ; là se montrent tout d'abord les petites dames de trois à cinq ans en longues casaques de coupe russe, de velours émeraude, bordées de riche fourrure ; là sévit Kate Greenaway dans le vêtement et dans la coiffure ; là les petites Parisiennes apprennent à s'admirer elles-mêmes, à comparer leur toilette à celle des autres, à voir dans chaque autre fillette une rivale, à faire dépendre l'entrée en rapports de jeu et de conversation de la valeur des attifements et de la parure de celles admises à cette distinc-

tion, à évaluer la fortune des amies d'après la somptuosité de la bonne d'enfants, ou l'élégance de l'institutrice. Ces enfants de l'élite auront vite remarqué, avec leurs petits yeux agiles et clairs, le nouveau monument. La belle dame en marbre poli les impressionnera. Dans leur petite tête intelligente se gravera à jamais comment on doit s'asseoir, étendre sa robe, pour faire valoir des bas élégants et un merveilleux jupon. Leur imagination enfantine recevra une direction et un idéal. « Ah ! si seulement nous étions déjà grandes, pour pouvoir lire aussi des romans dans une pareille toilette, tandis qu'un monsieur nous regarde par-dessus l'épaule ! » Puis, en grandissant, leur attention se portera probablement de la belle dame sur le buste, et elles commenceront à se demander, songeuses, qui peut bien être le monsieur qu'on a voulu sans nul doute recommander à leur admiration ? Leur curiosité s'éveillera, et elles liront Maupassant. Leurs mères protesteront peut-être. « Mais maman a sûrement tort. Un écrivain auquel on décerne les honneurs d'un monument public, au plus bel endroit de la capitale consacré aux jeux des enfants, cet écrivain ne peut prêter aux objections ». Alors elles liront l'histoire de *Boule-de-Suif*, une fille de joie qui, pendant la guerre, se refuse héroïquement, par amour de la patrie, à un officier prussien, tout prêt à se montrer reconnaissant de la plus correcte façon, tandis que les honnêtes bourgeois se prétendant des gens convenables, lui conseillent ce sacrifice. *La Maison Tellier* leur fera connaître l'organisation et les mœurs de certains établissements qui n'existent plus à Vienne depuis Marie-Thérèse. *Pierre et Jean* les initiera aux états d'âme d'une brave dame qui, toute sa vie, a fait bon ménage avec son mari et avec l' « autre », pour être exposée ensuite dans ses vieux jours, par le legs indiscret de cet autre, qui a prétendu se montrer reconnaissant, à toutes sortes de désagréments. *Bel Ami* leur ouvrira les yeux sur l'importance d'une moustache bien modelée et vigoureuse pour le jeune homme nul sous tous les

autres rapports, et leur fournira des indications utiles sur la façon dont une femme de banquier mûre ne doit pas se comporter, à l'heure du berger, avec un amant beaucoup plus jeune. Un grand nombre de petites histoires leur montreront que des parents affectueux sont prêts, quand il s'agit de partager un héritage, à s'égorger les uns les autres ; que l'on peut être une pécheresse de profession et en même temps une patriote de marque ; que de jeunes dames de la société moyenne s'abandonnent sans scrupule, dans une excursion avec leur fiancé, à un monsieur étranger, canotier musclé, si elles ont la certitude de ne plus jamais le revoir. Et, à côté de cette science principale, elles acquerront encore, au cours de leur étude, une foule de connaissances accessoires qui sont également d'une grande valeur pratique.

Les plus pensives, parmi les blanches colombes que le monument du Parc Monceau incitera à se confier à la direction spirituelle de Maupassant, seront peut-être étonnées de voir le monde composé uniquement de filles de joie de diverses qualités, de coureurs de guilledou et de gibier de potence, en général ; et dans l'innocence de leur jeune cœur, qui se sent libre, lui, de penchants criminels, elles commenceront peut-être à douter si leur précepteur leur donne vraiment la vérité sur les hommes, sur leurs mobiles d'action et sur leurs buts. Si ensuite, dans leur ardeur de savoir, elles voulaient chercher des garants pour le degré de confiance à accorder à Maupassant, on peut leur recommander les hommes considérables qui, à l'inauguration du monument, firent l'éloge de l'écrivain qu'il honore. M. Henri Roujon assura que les nouvelles de Maupassant « sont vraies comme la vérité éternelle et saturées d'humanité » ; et il ajouta : « L'histoire de Guy de Maupassant, ce n'est pas seulement un nom de plus à inscrire au martyrologe de l'art, c'est une ligne à graver en lettres d'or au Panthéon des gloires littéraires ». Et Émile Zola affirma : « Maupassant est la santé, la force même de la race.

Ah ! quelles délices de glorifier enfin un des nôtres, un latin à la bonne tête limpide et solide, un constructeur de belles phrases, éclatantes comme de l'or, pures comme du diamant ! » Mais cette « bonne tête limpide et solide » s'est éteinte, comme chacun le sait, dans une maison d'aliénés ; et quand M. Émile Zola assure, de son côté, que le malheureux paralytique est « la santé et la force même de la race », n'insistons pas sur le cruel démenti que la biographie de Maupassant donne à ce diagnostic flatteur.

Il serait déraisonnable de refuser à Guy de Maupassant certaines qualités littéraires. Il a une vision aiguë et lumineuse des extériorités, et ce que, dans son esprit, il voit de si près, si nettement, en si plein jour, il l'exprime non moins clairement et nettement. Mais quels sont, dans le monde, les aspects qui l'attirent uniquement, et, pour dire toute la vérité, ceux que seul il perçoit ? Exclusivement ceux de la vie sexuelle sous ses formes les plus basses. La sensualité purement animale, nullement humanisée, qui chauffe chacune de ses histoires, produit sur les observateurs ignorants et superficiels l'effet d'une vigueur primitive et d'une robuste plénitude de vie. Le psychiatre, lui, y reconnaît la manifestation d'un érotisme profondément pathologique, qui a toujours dominé cet esprit digne de compassion. Maupassant était né malade d'esprit. L'aliénation mentale notoire dans laquelle il finit, ne fut que le chapitre final d'un sombre roman pathologique dont le début remonte dans son hérédité. L'intensité de la vision, fixée sur un unique objet, est un symptôme clinique qui révéla de très bonne heure au spécialiste l'état d'esprit de cet écrivain. Parmi les critiques superficiels qui ont bavardé au sujet du malheureux, un lieu commun cent fois ressassé consiste à dire que sa folie s'est manifestée pour la première fois dans sa nouvelle *Le Horla*, qui décrit avec une empoignante vérité les délires d'un mélancolique persécuté. C'est là de l'ignorance pure. Tous les autres écrits de

Maupassant décrivent aussi des états morbides. Seulement, ce n'est pas le délire de la persécution, mais une violente excitation dans la sphère sexuelle. Ce que Guy de Maupassant a constamment provoqué chez moi, depuis sa première nouvelle citée plus haut, *Boule-de-Suif*, ce n'a jamais été une critique, mais toujours un diagnostic.

Je ne puis, à mon point de vue de médecin, qualifier Maupassant d'immoral. Celui qui n'est pas responsable, ou qui ne l'est que d'une façon limitée, n'est pas à blâmer non plus. L'image du monde ne pouvait pas se refléter, dans le cerveau détraqué du malheureux, autrement que ne le lui permettait la condition de l'organe. Les œuvres de Maupassant ne sont pas de nature à arrêter l'attention du moraliste et du philosophe. Ceux-ci sont toutefois compétents pour juger leur succès universel et la gloire de leur auteur, gloire désormais attestée, en marbre, par le monument du Parc Monceau.

Les peuples de l'Europe se vantent d'être chrétiens. Ils le sont aussi en tout ce qui est extérieur. Mais là où leurs véritables sentiments se manifestent inconsciemment, on constate, avec un étonnement voisin de la stupéfaction, que le christianisme, en mille à dix-huit cents années de règne officiel, est à peine parvenu à imprimer une trace dans leurs âmes. Les deux idées fondamentales du christianisme sont l'amour du prochain, même de ses ennemis, et la mortification de la chair, ou, en langage non théologique, la domination des instincts organiques au moyen de la force inhibitrice des centres cérébraux du jugement. Comment les peuples chrétiens remplissent le commandement de l'amour du prochain, c'est là un point que je n'aborderai pas aujourd'hui. Ceux qui demandent à s'édifier à ce sujet, n'ont qu'à lire le comte Léon Tolstoï et la baronne Bertha de Suttner. Je ne m'arrêterai, pour l'instant, qu'à la seconde idée éthique fondamentale du christianisme.

Le christianisme, en ce qui concerne le rapport de la volonté consciente guidée par le jugement avec les impulsions organiques de l'homme, est la philosophie stoïque élevée au dogme. Le véritable précurseur du Christ, le vrai saint Jean-Baptiste, a été le grand et sombre Zénon. Son système du contentement moral de soi-même par l'accomplissement du devoir, en méprisant les sentiments de plaisir et de déplaisir, rencontra de la compréhension chez une très petite élite de nobles Grecs et de fermes Romains; mais il ne fut traduit en affect que par un seul peuple, le peuple juif. Instinctivement, les Juifs furent toujours des ascètes; inconsciemment, par nature et inclination, ils furent stoïciens longtemps avant le Portique; ils pratiquaient l'éthique de Zénon comme quelque chose qui leur était naturel, et les meilleurs d'entre eux considéraient toujours comme un trouble pathologique de la vie de leur peuple, l'abandon de celui-ci à la séduction des sens. Par la philosophie de Zénon, ce qui, jusque-là, n'avait été qu'instinct, devenait, pour les Juifs, de la conscience claire. De là l'enthousiasme avec lequel ils accueillirent le système du Cypriote à l'âme si élevée, enthousiasme qui, pour ne citer qu'un exemple, palpite dans chaque ligne de Philon d'Alexandrie, ce philosophe au sentiment juif et à la pensée hellénique. Les Juifs se sentaient tellement le peuple du Portique, et du Portique seul, qu'ils voyaient dans l'école opposée d'Épicure, avec un fanatisme à la fois touchant et baroque, une ennemie personnelle, à tel point qu'aujourd'hui encore, chez les Juifs les plus ignorants de l'Europe orientale, le nom du délicat et si méconnu philosophe attique est resté vivant comme injure sanglante. Le fils le plus sublime qui soit sorti des entrailles du peuple juif, Jésus-Christ, donna à la doctrine morale du Portique la consécration du mysticisme; elle fut une part de la révélation divine, un article du dogme du salut, un pilier de l'Église, et les peuples qui se tournaient vers le christianisme

devaient se soumettre en principe à cette doctrine du Portique, érigée en dogme religieux.

Mais ils prirent en chaque occasion leur revanche de la contrainte que leur foi leur imposait. Je ne parle pas ici de la rechute réglée, prévue et périodique, dans le culte de la chair du paganisme, qui est représentée par le carnaval. Je ne parle pas non plus des sentiments, des vues et des habitudes de la populace, de la part de laquelle on ne doit naturellement pas s'attendre à la compréhension de l'essence morale et intellectuelle la plus intime du christianisme. Je parle expressément des membres les plus cultivés des nations chrétiennes, des « dix mille supérieurs » de leur vie intellectuelle, de ceux suffisamment développés pour un christianisme ésotérique. Cette aristocratie des peuples chrétiens n'a jamais supporté qu'avec un grincement secret des dents la domination du Portique et de Nazareth, et toutes les fois qu'elle trouve un déguisement lui permettant juste de ne pas faire reconnaître à première vue, aux gardiens des églises chrétiennes, son paganisme originel et inextirpable, elle échappe tumultueusement, à l'abri de ce masque, à la domination d'une doctrine morale qui est toujours restée étrangère à son être le plus intime.

Les époques et les groupes de population où la morale chrétienne du contrôle de soi-même et de l'éloignement de la sensualité a été réellement un sentiment et une force motrice de la conduite de la vie, peuvent se compter sur les doigts. Les Albigeois, les superbes puritains et les premiers huguenots, les jansénistes, les mennonites et les frères moraves, sont les seuls exemples que je connaisse. Les beaux esprits les ont toujours calomniés, couverts de bave et raillés, dans la conviction trop claire où ils sont que la haute humanité représentée par ces sectes démasque et condamne inexorablement leur pseudo-christianisme. Il ne faut pas confondre avec ces stoïciens véritablement chrétiens les bandes de flagellants et d'autres

bourreaux de soi-même, car ils agissaient dans une folie épidémique sévissant sous la forme d'un sadisme spécial, et dans leur apparente mortification de la chair prédominait en fait une volupté extatique.

Quels cris de joie éclataient chez les lettrés de toutes les nations chrétiennes, chaque fois que les courants d'idées de l'époque s'éloignaient de l'idéal chrétien, et refluaient vers la licence païenne ! C'est ainsi que la Renaissance, l' « évangile de la passion » de Jean-Jacques Rousseau et des premiers romantiques, furent salués avec enthousiasme, comme une délivrance d'un joug intolérable. Cet enthousiasme impliquait l'aveu imprudent que les lettrés considéraient le christianisme comme une tyrannie étrangère, et qu'ils éprouvaient une reconnaissance exubérante d'en être affranchis.

Combien y a-t-il de véritables chrétiens parmi les esprits de tout premier ordre qu'ont produits les peuples chrétiens ? Je fais abstraction ici des saints de l'Église. Je pense aux grandes figures qui dominent l'histoire de la civilisation, la science et l'art. Savonarole était un chrétien. C'est pour cela qu'il fut brûlé. Dante en était un peut-être ; il y aurait cependant plus d'une chose à dire à ce sujet. Milton en était un certainement ; il est le représentant, dans la poésie du monde, du merveilleux mouvement intellectuel du puritanisme. Je n'ai pas le droit de citer ici Spinoza. Il est sémite, et l'éthique stoïco-nazaréenne, comme je l'ai montré, est organique en lui. Gœthe est qualifié de païen. On le calomnie. Sans doute, pour qui mesure le christianisme d'un homme d'après ses rapports avec le catéchisme d'une église déterminée, Gœthe n'est pas chrétien. Je ne voudrais pas discuter une manière de voir si grossièrement superficielle. Mais ceux qui savent pénétrer jusqu'à l'essence reconnaîtront que Gœthe a été le plus vrai chrétien qu'ait produit jusqu'ici la poésie allemande. Je ne revendique pas comme argument le mysticisme à teinte catholique de la seconde partie de *Faust*, pas plus que je ne

me laisse opposer comme argument les plaisanteries de « la main qui badine », dans les *Élégies romaines*. J'envisage le germe le plus intime de la doctrine philosophique de Gœthe, d'où sont nées toutes ses conceptions artistiques. Celui qui prend aussi au tragique que Werther et le séducteur de Marguerite ses rapports avec l'amour, celui aux yeux duquel l'adultère a les profondes conséquences morales des *Affinités électives*, celui-là a pris position tout entier sur le terrain du Portique et du christianisme. Ce n'est pas par hasard que Gœthe vénérait Spinoza plus qu'aucun autre philosophe. Son grand contemporain Kant était un aussi bon chrétien que lui. L'impératif catégorique, c'est Zénon modernisé ; il est la chose la plus chrétienne qu'ait produite la philosophie spéculative.

La grande rareté de ces figures d'exception montre combien peu répandue est leur éthique parmi ceux qui se nomment chrétiens. La sympathie des soi-disant chrétiens se tourne toujours, avec la sûreté infaillible d'un instinct naturel, vers ceux qui se révoltent contre la morale chrétienne, contre l'idée du devoir, contre le contrôle de soi-même. L'unique condition, c'est que la chose se fasse dans une forme un peu raffinée. Lorsque la sensualité s'affiche sans goût, comme de la grossière pornographie, les lettrés la refusent. Car la couche de christianisme a toujours encore assez de tension superficielle, pour empêcher d'émerger l'aveu qu'on se plaît à ce qui n'est que bestial. Mais aussitôt qu'on peut invoquer le prétexte de l'art, aussitôt qu'il est possible de faire passer le plaisir de l'immoralité pour une appréciation des qualités artistiques de la forme, les lettrés s'abandonnent sans réserve à l'attrait que, sous l'enveloppe esthétique, le contenu sensuel païen exerce sur eux. C'est la seule, mais suffisante explication des trois plus brillants succès d'écrivain de notre temps. Guy de Maupassant, Gabriel d'Annunzio, Pierre Louÿs ont conquis presque d'un seul coup un nom universel. Maupassant est incompara-

blement le plus remarquable des trois, mais lui aussi applique à ce qu'il y a de plus étroit et de plus plat son incontestable force d'exposition. D'Annunzio est le plus insupportable rhéteur que je connaisse dans toute la littérature, un disciple attardé de Gongora dont la phraséologie entortillée et doucereuse n'a pas sa pareille en indigence d'idées, en minauderie de ténorino et en faux grands airs de Scapin jouant les marquis. Pierre Louÿs marche sur les traces de d'Annunzio. Son *Aphrodite* est un pastiche, badigeonné à la grecque, de *Piacere* et des *Vergine delle roccie*, empreint du même snobisme esthétique, du même pseudo-aristocratisme et de la même rhétorique ampoulée, mais sans addition de mysticisme. Tous trois ont d'ailleurs en commun le même trait essentiel. Ils se révoltent, en effet, contre la doctrine morale du Portique et du christianisme, ils glorifient la volupté et prêchent la soumission de l'intelligence à tous les caprices des sens. Cela leur a assuré le succès universel que des artistes contemporains infiniment plus grands n'ont pas rencontré, parce qu'ils ne sont pas les prêtres du culte d'Astarté. Ferdinand Fabre, dont l'intensité de vision dépasse encore celle de Maupassant; Fogazzaro, le grand compatriote de d'Annunzio, le plus noble poète épique en prose de l'Italie du temps présent; M. Paul Adam, dont les romans de la *Foule*, de la *Guerre de Byzance* constituent des révélations artistiques, — ces trois hommes ne sont l'objet d'aucun bavardage de la part des snobs littéraires qui, dans la presse des deux mondes, débitent des oracles esthétiques. Je cite à dessein trois figures qui, extérieurement, sont comparables à Guy de Maupassant, à Gabriel d'Annunzio et à M. Pierre Louÿs Le caquetage de l'enthousiasme ne s'adresse qu'à ces trois écrivains, car ils satisfont les instincts anti-chrétiens des soi-disant chrétiens lettrés.

Plus je connais de faits de l'histoire de la civilisation et de la psychologie des peuples, plus se fortifie en moi l'idée que la religion et la morale (toutes deux sont en un sens la même chose)

ne sont naturelles qu'à la race qui les a développées de son propre fond, et restent éternellement étrangères à toute autre race. Je crois que la religion n'est pas un article d'exportation. Toute activité de missionnaire est une pieuse et noble erreur. Des individus isolés peuvent se sentir des affinités électives avec la doctrine religieuse et morale d'un peuple étranger; mais la masse des peuples accepte tout au plus les extériorités d'une religion qui leur est apportée du dehors. Quant à une conversion intime à des idéals éthiques qui ont germé dans une autre âme populaire, on ne l'observe pas.

V

ANATOLE FRANCE

M. Anatole France, quoique académicien, est un très grand talent plein de fraîcheur et de vie. Je ne vois actuellement aucun Français, parmi ceux qui manient la plume pour la délectation de leurs contemporains, en état de lui disputer le premier rang. Si la jeunesse ne le proclame pas à l'unanimité son maître, c'est simplement parce qu'il ne s'est pas suffisamment lesté de morale. Sans cette charge dans la cale, qui garantit la stabilité si elle alourdit un peu, on demeure un danseur sur l'eau, inspirant peu de confiance à l'homme prudent. On obtient des applaudissements, même de l'admiration, mais point de respect.

M. Anatole France a été défini : un disciple et un héritier de Renan. Si l'on avait dit : un héritier partiel, la définition aurait été juste.

C'est au nombre des diadoques que l'on commence à mesurer la grandeur de maints héros. L'empire intellectuel de Renan était étendu et varié à l'extrême. Comme savant, il avait peu de rivaux ; comme écrivain, il n'en avait point. Comme investigateur, il recherchait avec fidélité et effort la vérité littérale des petits faits accessibles au sens humain, qui constituent le fonds de l'érudition. Comme penseur, il renonça à trouver une réponse précise à aucune des questions fondamentales qui émergent obscurément au delà du perceptible, et il goûta un plaisir égoïste à développer et à défendre, avec

le même amour apparent et le même art prestigieux, des possibilités opposées. On a nié qu'il eût une seule conviction ; et, quand on lit ses œuvres, on doit se ranger presque forcément à cet avis. Renan était toujours avocat, jamais partie. La cause qu'il plaidait professionnellement n'était jamais la sienne propre. On avait l'impression qu'il souriait intérieurement, quand, persuadant, argumentant, prouvant, il défendait une proposition. La constatation intime que toute vérité n'est qu'une apparence, que toute solution est vaine, que le monde de l'esprit n'a pas de pôles et qu'il n'y saurait exister, par conséquent, de boussole sûre, introduit le trait diabolique dans cette âme altière. Les dévots ne se trompaient pas, quand ils flairaient en lui une odeur de soufre. La pensée de Renan est un caustique purpurin qui teint merveilleusement et dissout infailliblement tout ce qu'il humecte.

C'est là un art que M. Anatole France a cherché à apprendre de lui, et il y réussit souvent. Les deux Darmesteter, ces deux frères si bien doués et morts trop jeunes, M. Gaston Pâris, étaient ou sont des héritiers de Renan en philologie et en critique. M. E. Ledrain élève des prétentions à une partie de la succession exégétique et historico-religieuse du grand écrivain. M. Anatole France est l'heureux mortel auquel est échu en partage le legs artistique du maître. Il a hérité sa prose délicate, satinée, chatoyante en couleurs changeantes, et son inquiétant scepticisme au cruel sourire de sphinx.

Il existe toutefois une différence entre le maître et le disciple. Renan aborde avec sa mine paisible et réjouie les affaires éternelles de l'humanité, le bien et le mal, le sens et le but de la vie, le plan ou l'absence de plan de l'univers, et montre, avec une adresse qui s'amuse et qui est terrible, que tout peut être ainsi ou autrement, que peu importe au fond si les choses sont ainsi ou autrement, et qu'il serait peu sage de se tourmenter à cause de l'une ou l'autre de ces manières d'être.

Il y a en cela de la grandeur. C'est là l'orgueil humain

luciférien qui cite le ciel et l'enfer devant le tribunal de son esprit, et qui les intimide tous deux, les domine tous deux, et menace de les anéantir tous deux d'un froncement de ses sourcils. M. Anatole France ne plane pas aussi haut. Il voltige bien plus bas. Il exerce la magistrature suprême de Renan contre les petites et les plus petites causes du contingent. Il met à nu le néant de l'ambition mondaine, de la chasse aux emplois et aux dignités, aux distinctions officielles et aux invitations chez les personnes bien placées. Cela n'a rien de bien héroïque, et le mot désolé du prédicateur : « Vanité des vanités ! » — inscription plus impitoyable et plus effrayante, sur la porte de l'enfer, que les neuf vers du Dante, — serait, à une si futile occasion, quelque peu disproportionné. Il n'y a aussi rien de particulièrement élevé à se faire gloire (car c'est là en définitive que la chose aboutit !) d'être intellectuellement au-dessus des pêcheurs de décorations et de titres, et de sourire également des ruses de Peaux-Rouges des lutteurs pour l'existence, des idylles de la badauderie des salons, et des drames de la vanité. C'est pourtant à ce chétif ordre de choses que M. Anatole France applique la méthode archi-noble de Renan.

Je vais prendre une de ses productions, qui me permettra de caractériser sa manière.

L'*Orme du Mail* est, par la forme, un chef-d'œuvre tel que même les grandes et riches littératures n'en produisent pas tous les ans, ni peut-être même deux fois en dix ans. Classer avec précision ce livre, n'est pas chose facile. L'auteur le nomme en sous-titre : « Histoire contemporaine »; mais il n'est pas découpé sur le patron habituel du roman. Il raconte des événements, mais non pas une action. Nous faisons la connaissance d'êtres humains en plein épanouissement de leur existence, mais comme on apprend à connaître, lorsqu'on voyage pour son plaisir, la société d'une petite ville où l'on reste par hasard quelques jours. Nous les voyons vaquer à

leurs intérêts habituels, que nous jugeons futiles, parce qu'ils ne sont pas les nôtres, et nous surprenons le développement de quelques anecdotes dont nous ignorons presque toujours le commencement, et toujours le dénouement, qui d'ailleurs nous est indifférent. Si l'on voulait faire le pédant, on pourrait montrer que le livre de M. Anatole France se relie à cette série d'œuvres hybrides audacieuses qui, des *Caractères* de Théophraste, en passant par les *Dialogues* de Lucien, les *Mimiambes* d'Hérondas et les *Caractères* de La Bruyère, mènent aux *Scènes populaires* de Henri Monnier. Mais l'*Orme du Mail* s'élève bien au-dessus de tous ses devanciers et modèles. Les hommes y sont plus humains, la vérité des événements y est moins contestable, et les effets, au lieu d'être amenés par une grossière préméditation, par des exagérations et des charges de pitre, sont produits par une malice profondément dissimulée sous un air d'innocence imperturbable.

M. Anatole France nous présente la société d'un chef-lieu typique de département en France. En tête le cardinal-archevêque, un hypocrite ignorant, dont la pourpre abrite les sentiments d'un laquais servile. Puis le préfet, un juif intrigant, qui veut se maintenir en fonctions et être admis dans la bonne société. Le président du tribunal, qui jadis, comme avocat, a commis des escroqueries, et se distingue maintenant par sa connaissance du droit et son adresse au billard. Le directeur du grand séminaire, très fort en théologie romaine, borné comme un Chinois, et unissant la haine du siècle à une ambition envieuse. Le professeur de rhétorique de ce même séminaire, un sournois tortueux, qui, avec toutes sortes de réserves mentales, voudrait bien agripper, sur l'escalier de service de la préfecture, un évêché. Le général de division, une vieille culotte de peau ramollie. Un professeur de philosophie à la Faculté des lettres, qui a subi plus d'une désillusion dans sa carrière et dans son ménage, et qui traduit son

amertume en mépris du monde et des hommes. Et d'autres personnages encore.

Pour donner une idée de l'art accompli avec lequel M. Anatole France peint ses portraits, les quelques traits que je vais reproduire suffiront. Pour apprécier en son entier le charme pénétrant et subtil de ces portraits, il faut lire le livre du premier mot au dernier. Car tout l'ensemble de cette œuvre magistralement serrée est ajusté avec soin, et chaque ligne sollicite à la lecture de la suivante, sans que l'œil puisse se détacher.

Le cardinal-archevêque Charlot n'aurait pas appuyé la demande d'un évêché par le directeur du séminaire, l'abbé Lantaigne, « pour cette seule raison qu'il en prévoyait l'échec. Monseigneur Charlot ne se rangeait pas volontiers du côté des vaincus ». D'autre part, il ne pouvait, sans quelque impudeur, se déclarer contre lui, car « M. Lantaigne avait un grand renom de vertu, de science et d'éloquence... Or, Monseigneur Charlot, populaire et très attentif à se concilier l'opinion de tous, ne dédaignait pas celle des honnêtes gens ». L'abbé Guitrel, le rival de l'abbé Lantaigne, « avait, comme prêtre, d'excellentes règles de conduite. L'une de ces règles était d'éviter le scandale et de se taire, plutôt que d'exposer la vérité aux risées des incrédules. Et, comme cette précaution s'accordait avec la pente de son caractère, il l'observait exactement ».

L'abbé Lantaigne répond au professeur Bergeret, qui prouve par des raisons historiques que sainte Catherine n'a jamais vécu, que cela n'est pas certain ; « et si, d'aventure, la preuve historique en était faite, elle tomberait devant la preuve théologique du contraire, résultant des apparitions miraculeuses de cette sainte constatées par l'Ordinaire et solennellement reconnues par le pape. Car enfin, il faut, en bonne logique, que les vérités d'ordre scientifique le cèdent aux vérités d'ordre supérieur ».

Le préfet, M. Worms-Clavelin, n'est pas crédule. « Il ne considérait les religions qu'au point de vue administratif. Il n'avait hérité aucune croyance de ses parents, étrangers à toutes les superstitions comme à tous les terroirs. Son esprit n'avait tiré d'aucun sol une nourriture antique. Il restait vide, incolore et libre. Par incapacité métaphysique et par instinct d'agir et de posséder, il s'en tenait à la vérité tangible et se croyait de bonne foi positiviste. Ayant naguère bu des bocks dans les cafés de Montmartre avec des chimistes politiciens, il lui en demeurait une estime confiante pour les méthodes scientifiques qu'il préconisait à son tour aux instituteurs francs-maçons, dans les loges. Il se plaisait à parer d'un bel aspect de sociologie expérimentale ses intrigues politiques et ses expédients administratifs. Et il appréciait d'autant mieux la science, qu'elle lui était plus utile ».

Quelques affirmations de M. le préfet. « Il n'est pas tolérable (qu'on dise)... que la République tombe dans la boue. Des actes regrettables ont été commis, je le reconnais. Des changements partiels s'imposent, notamment dans la représentation nationale, mais le régime est encore assez fort, Dieu merci ! pour que je le soutienne ». « Ce Lantaigne est imbu du plus détestable esprit clérical ! Il m'en veut ? Que me reproche-t-il ? Ne suis-je pas assez tolérant, libéral ? N'ai-je pas fermé les yeux, quand, de toutes parts, les moines, les sœurs rentraient dans les couvents, dans les écoles ? Car si nous maintenons énergiquement les lois essentielles de la République, nous ne les appliquons guère. »

M. Worms-Clavelin avait assisté aux « affaires de corruption sans cesse étouffées et renaissant toujours, au grand dommage du Parlement et des pouvoirs publics. Et ce spectacle, qui lui semblait naturel, avait imprimé dans son âme un profond sentiment d'indulgence, qu'il répandait sur tous ses administrés. Un sénateur et deux députés de son département se trouvaient sous le coup de poursuites judiciaires. Les person-

nages les plus influents du parti, ingénieurs et financiers, étaient en prison ou en fuite. Dans ces conjonctures, satisfait de l'attachement des populations au régime républicain, il ne leur demandait pas un zèle ni des respects qui lui paraissaient à lui-même des sentiments antiques et les symboles vains d'un âge évanoui... L'esprit des populations était si bon, que les deux députés qui, compromis dans plusieurs affaires financières, se trouvaient sous le coup de poursuites judiciaires, avaient gardé toute leur influence dans leurs arrondissements ».

L'abbé Guitrel avait plu tout de suite à la préfète, « qui retrouvait en lui l'âme, la figure et presque le sexe de ces marchandes à la toilette, amies tutélaires de sa jeunesse aux jours difficiles de Batignolles et de la place Clichy, quand Noémi Coblentz achevait de grandir et commençait à se faner dans l'agence d'affaires tenue par son père Isaac, au milieu des saisies et des descentes de police. L'une de ces revendeuses, qui l'appréciait, M^me^ Vacherie, avait servi d'intermédiaire entre elle et un jeune licencié en droit, actif et d'avenir, M. Théodore Worms-Clavelin, qui, l'ayant trouvée sérieuse et utile à l'usage, l'avait épousée après la naissance de leur fille Jeanne, et qu'elle avait, en retour, lestement poussé dans l'administration. M. l'abbé Guitrel ressemblait beaucoup à M^me^ Vacherie. Même regard, même voix, mêmes gestes. Cette ressemblance de bon augure avait inspiré à M^me^ Worms-Clavelin une sympathie soudaine. D'ailleurs, elle avait toujours estimé le clergé catholique comme une des puissances de ce monde ».

Le professeur Bergeret « n'était pas heureux. Il n'avait reçu aucune distinction honorifique. Il est vrai qu'il méprisait les honneurs. Mais il sentait qu'il eût été plus beau de les mépriser en les recevant ».

Le premier président honoraire Cassignal, un vieillard de quatre-vingt-sept ans, affirme sérieusement ceci : « Durant

ma longue carrière de magistrat, je n'ai jamais eu connaissance d'une erreur judiciaire ».

La pieuse épouse du sénateur Laprat-Teulet, lors du dépôt au Sénat d'une demande en autorisation de poursuites contre ce dernier, « fit brûler deux cierges dans l'église,... devant la statue coloriée de Saint Antoine, afin d'obtenir de ce grand saint que son mari bénéficiât d'une ordonnance de non-lieu. Ce fut de la sorte que se termina l'affaire. Élève de Gambetta. M. Laprat-Teulet possédait des petits papiers dont il avait envoyé, en temps utile, la reproduction photographique au garde des sceaux. M^me^ Laprat-Teulet, dans le zèle de sa reconnaissance, fit poser, en ex-voto, sur le mur de la chapelle, une plaque de marbre avec cette inscription rédigée par le vénérable M. Laprune (le curé) lui-même : *A Saint Antoine, pour une faveur inespérée, remerciements d'une épouse chrétienne* ».

Ce digne mari, tiré si heureusement d'embarras, émet un peu après cette assertion : « Pour moi, je ne puis croire qu'au bien. Partout où je jette les yeux, je vois la vertu et l'honnêteté ».

Du président du tribunal Peloux, « petit avoué normand qui, à la suite d'une fâcheuse affaire de terrains, dut vendre son étude », un substitut démissionnaire dit : « C'est un homme d'esprit qui mesure la distance de son fauteuil au banc des accusés ».

Et ainsi pendant 336 pages. Le rouage entier de la société française est adroitement démonté par des doigts qui travaillent d'une manière tranquille et sûre et qui font apparaître l'état pitoyable des roues de camelote, du ressort rongé par la rouille des vis usées, des faux rubis. Jamais, autant que dans cette histoire naturelle estompée et souriante d'un chef-lieu de département, on n'a dressé en France d'aussi formidables accusations contre l'État, le gouvernement, les institutions et les hommes. Tout est pourri, tout est vil et mûr pour

les galères, si l'on veut en croire le charmant et spirituel M. Anatole France : l'Église aussi bien que l'armée, la justice non moins que l'administration, l'enseignement tout autant que le commerce et l'industrie. Les êtres de tout rang et de tout sexe sont des gredins dont l'hypocrisie peut dissimuler l'infamie, mais non l'idiotie. Et après que l'on a constaté ce fait, on arrive involontairement à des conclusions qui sont peu favorables à M. Anatole France. On se demande : si la description n'est pas exacte, quel nom mérite l'homme qui calomnie aussi radicalement sa nation ? Et si elle est exacte, quel nom mérite l'homme qui peut dépeindre un tel état de choses en badinant avec grâce et en clignant l'œil d'un air espiègle ?

C'est ainsi qu'un livre dont chaque page a fait éprouver au lecteur une vive jouissance esthétique, lui laisse, comme impression finale et d'ensemble, un profond sentiment de malaise. Pourquoi ? Parce que l'unique moyen artistique dont se sert M. Anatole France est l'ironie. C'est sur lui, un maître, que l'on peut le mieux mesurer les limites de la puissance de cet instrument. Rien ne flatte autant le lecteur que l'ironie (j'entends la bonne, la fine, non celle qui est lourdement ostensible) ; car elle l'associe à une alliance secrète, avec compliments pour sa supériorité mentale ; elle fait de lui le confrère de l'ironiste dans une sorte de mystères d'Eleusis ; elle est un langage secret compris seulement des hommes du même rang intellectuel. Il est clair que je ne puis apprécier comme il convient la saveur de cette assertion d'un vieux juge : « Je n'ai jamais eu connaissance d'une erreur judiciaire », si je ne commence pas par admettre, avec M. Anatole France, que chaque juge est convaincu de son infaillibilité, qu'il n'admet jamais qu'un jugement émis dans les formes juridiques puisse être entaché d'erreur, et qu'il soutient toujours *mordicus* que tout guillotiné a tort, même quand des journalistes taquins et de fâcheux empêcheurs de danser en rond réussiraient à prouver plus tard qu'on a coupé la tête

à un innocent. Mais le premier effet de l'ironie, qui n'est au fond que le rire nerveux de la vanité chatouillée, s'émousse rapidement, et le second seul continue à subsister : une pitié sincère pour l'ironiste.

En effet, pour manier en maître l'ironie pénétrante et fine, en un mot l'ironie esthétiquement parfaite, il faut être un observateur à l'œil et à l'oreille extrêmement aigus, et une intelligence supérieure ; mais il faut être de plus un cœur à la température du zéro absolu. Ce degré de froid occasionne, on le sait, de pires ravages que les plus horribles brûlures. La prémisse de l'ironie est un manque complet de sympathie humaine envers les êtres et les choses que l'on raille. Pour sentir tout leur ridicule, pour le mettre en relief et le passer en rond didactiquement, sans la moindre hésitation, il faut que l'on soit entièrement indifférent à leur égard. On ne doit pas ressentir le moindre sentiment d'indulgence ni d'affection ; il troublerait. On ne doit pas laisser s'élever en son âme la voix même la plus humble d'un défenseur de la faiblesse humaine ; elle pourrait donner quelque incertitude à la fermeté impitoyable, et ainsi nuire à l'effet esthétique d'une œuvre d'art accomplie. Mais un juge comme celui-là, qui ne sent pas battre un cœur dans sa poitrine et qui reste là assis sur son siège, en s'ébaudissant aux mines angoissées et aux paroles bégayantes des accusés, un tel juge est en dehors de l'humanité. Il nous fait horreur. Ses saillies produisent en notre âme l'effet d'un crime de lèse-majesté contre notre espèce.

C'est la grande différence entre l'ironie et l'humour. Ce dernier aussi voit et montre toutes les faiblesses et toutes les défaillances dont la chair est l'héritière; mais il ressent les douleurs et les soucis qu'il juge mesquins au point de vue de l'éternité, et que pour cette raison il trouve drôles. Et quand nous l'admirons et l'aimons comme la forme la plus élevée de la conception artistique, c'est parce que nous appré-

cions en lui la glorieuse victoire de l'esprit sur la matière, de la compréhension sur la sensation. Nous rendons hommage, dans l'humoriste, à l'âme héroïque qui a la force d'observer de sang-froid sa propre souffrance, d'évaluer à sa mince valeur ce qu'il y a de futile et de caduc dans sa propre destinée, et de sourire, comme devant une grimace de polichinelle, de la contraction involontaire de son propre visage dans sa propre douleur. La gaieté de l'ironiste n'est pas un mérite, car elle est la conséquence de son insensibilité.

Qu'on nous donne des êtres humains qui s'irritent et puissent se fâcher. Qu'on nous donne des êtres humains qui se laissent aller à la violence, roulent de gros yeux et jurent. Les fats esthétiques aux airs magnifiques, les froids philosophes du je-m'en-fichisme, les masques à monocle dédaigneux trouvent un brave homme de ce genre, qui est capable d'une honnête colère, extrêmement inférieur et déplorablement plébéien. Mais quand on a jugé pendant 336 pages, en compagnie d'un esprit aussi supérieur que M. Anatole France, la misérable humanité, on découvre en soi des trésors de tendresse pour le brave lourdaud encore capable de s'émouvoir, et l'on se réjouit que le glacial ironiste Anatole France lui-même ait pu, au milieu de la fournaise d'une surexcitation ultérieure de sa nation, s'échauffer, lui aussi. Sans doute, il a fallu beaucoup de calories pour amener cet échauffement. Mais aussi combien l'Anatole France incandescent a-t-il été plus beau que l'Anatole France gelé!

VI

MAURICE BARRÈS

Les Déracinés.

Les œuvres qui m'ont toujours le plus captivé, sont celles qui ne se laissent pas classer. D'abord, parce qu'elles s'éloignent de ce qui, en tout art, est le pire : le type banal; et, ensuite, à cause d'un sentiment, je le crains, quelque peu malicieux que j'éprouve à l'idée du trouble et de la perplexité de tous les colleurs d'étiquettes parmi les lecteurs et les critiques, qui, dans le tas de leurs petits papiers imprimés et gommés à l'avance, n'en trouvent pas un seul qui convienne au monstre hybride cornu et ailé. On comprend très bien que chaque œuvre de ce genre gêne la plupart des gens, les offense presque. Elle réclame un examen sérieux et personnel. Il faut décider si la forme mixte inconnue est le commencement ou la fin d'une évolution, car ce qui sort du type moyen peut aussi bien être le premier spécimen d'un nouveau type riche en germes vitaux, qu'un monstre non viable; et les méprises, pas toujours faciles à éviter, sont toujours humiliantes.

Les Déracinés de M. Maurice Barrès; voilà un de ces livres qu'il est difficile de faire entrer dans les compartiments ordinaires. L'auteur le nomme un roman. La plupart des lecteurs croiront cette dénomination capable d'égarer le jugement. Sans doute, le livre raconte une fable mise en action par des êtres plus ou moins inventés. La marche du récit est cepen-

dant à chaque instant interrompue par des dissertations de l'auteur, dont plus d'une prend le ton et les dimensions d'un Essai en règle. Il s'y agit de choses aussi distantes l'une de l'autre que « Loyola et l'esprit de l'Ordre des Jésuites », et « les rapports de l'individu avec la collectivité », résumés dans un symbole par Hippolyte Taine ; et, au milieu des personnages dus à l'imagination de l'auteur, apparaissent des contemporains connus de tous, les uns nommés par leur nom, les autres si clairement désignés, qu'il est impossible de les méconnaître. Des scènes imaginaires alternent avec la biographie et la caractéristique de M. Portalis, l'ex-directeur déclassé du journal *Le XIX^e^ Siècle*, avec la description d'un dîner chez le baron Jacques Reinach, des anecdotes sur Gambetta ou un compte rendu des funérailles de Victor Hugo, dans la manière du reportage mystico-philosophique du vicomte Melchior de Vogüé. Et ces excursions, dans la chronique du jour, d'un observateur malicieux jugeant de haut, ne sont pas le côté le moins remarquable du livre.

Sans doute, ce mélange de fable et de réflexion n'est pas neuf. Mais qu'y a-t-il donc de neuf ? Pour l'ignorant, tout. Pour le renseigné, à peu près rien. Les commencements de la poésie en prose montrent cette forme. La littérature orientale s'est arrêtée à ce premier degré de développement. Dans les œuvres de fiction hindoues, persanes, chinoises, l'épopée et la morale s'enlacent l'une l'autre, et l'auteur rompt de distance en distance sa narration, pour en expliquer au lecteur le sens édifiant et instructif. La poésie en prose européenne est parvenue à une plus grande perfection. Elle a éliminé ces intermèdes didactiques, comme de la paille et des barbes. Un art du dessin plus accompli a rendu superflue la banderole à inscription sortant de la bouche des personnes, et le lecteur affiné par une instruction littéraire plus haute reconnaît lui-même ce que lui enseigne l'histoire, pourvu qu'elle soit claire et vivante. Ce n'est donc pas un progrès, mais un recul

de la part de M. Maurice Barrès, quand il embarque dans son roman un plein chargement d'Essais, comme lest ou comme cargaison, on ne sait pas au juste.

Par contre, l'autre trait, l'introduction de réalité contemporaine, hommes et choses, dans la fiction, ne semble pas atavique et sera peut-être reconnu comme ayant sa raison d'être, avec une réserve, toutefois, sur laquelle nous insisterons dans le chapitre suivant. Gœthe entrelaça la « poésie » et la « vérité », lorsqu'il voulut se raconter, lui et son temps. Tous les talents vivants de l'art épique ont compris leur tâche d'après ce modèle. Ils ont tiré leurs matériaux des carrières et des coupes forestières des « choses vues », et le plan de construction seul a été de leur invention. Sont des aberrations: d'abord le « roman à clef », qui, en règle générale, s'en tient à l'anecdote inartistique et confond le goût plat des potins du five o'clock avec le noble intérêt de la vérité humaine; puis le roman soi-disant d'histoire contemporaine à la manière de Grégor Samarow, qui orne du nom de princes régnants et d'hommes d'État de nos jours des rois de cartes et des dames de cœur, tels que se les représente un bon buveur de bière blanche de Berlin, et les montre aux gobemouches naïfs dans une baraque foraine de figures de cire. Sans doute, les esprits méthodiques sont choqués par le mélange de la réalité et de l'invention. Ils veulent une démarcation tranchée entre le récit historique et le jeu du caprice artistique. Ils éprouvent du déplaisir à ne pas pouvoir distinguer nettement le point du tissu où le fil solide et certain des faits se perd en des rayons lunaires papillotants qui ne donnent que l'illusion de la matérialité. Mais ces objections peuvent être adressées à tout le genre du roman historique. Quand Félix Dahn nous raconte les destinées individuelles de Goths et de Francs, Georges Ebers celles d'Égyptiens et de Romains; quand, plus près de nous, Willibald Alexis nous déroule des tableaux du temps de l'électeur Joachim II ou

du roi Frédéric-Guillaume III et de Napoléon, que font-ils d'autre, sinon grouper autour des figures historiques des figures inventées, autour d'événements réels des événements arbitrairement ajoutés ? M. Maurice Barrès procède absolument de même dans *Les Déracinés*. Gambetta et Portalis sont à coup sûr des figures moins pathétiques que Sésostris, Ptolémée ou Alaric, mais ils sont sans doute peints plus exactement que ces conquérants et souverains n'ont été peints par les romanciers qui font de la couleur avec leurs momies écrasées, afin d'en vernir leurs tableaux historiques. *Les Déracinés* sont une tentative d'application de la méthode du roman historique à l'époque actuelle. Cette formule résume à la fois la force et la faiblesse du livre.

M. Maurice Barrès est une originale physionomie d'écrivain. On ne peut lui contester la faculté de l'expression gracieuse et lumineuse, quoique le maniérisme et la pose de l'originalité, au service desquels il ne met pas une vigueur correspondante, déparent souvent ses livres. Mais ce qui ne cesse d'éveiller une profonde méfiance à son égard, c'est son manque de convictions. Il n'y a rien d'authentique en lui que la vanité, ou, pour nous exprimer avec plus d'égards, que l'ambition. Il veut être entendu et vu. Il veut se faire valoir à tout prix. C'est là son droit, le droit de toute personnalité ayant conscience de sa valeur. Mais il aspire à la gloire par des moyens peu élevés. Si Alcibiade n'avait fait que couper la queue à son chien, Plutarque ne l'aurait pas rangé parmi ses hommes illustres. M. Barrès en est resté jusqu'ici à l'amputation de la queue de son chien. Il a encore à remporter sa victoire d'Abydos. Dès sa première apparition sur la scène publique, il a été un dandy de chaque mode du jour politique et esthétique, parfois avec élégance, plus fréquemment avec une exagération caricaturale. Il a été successivement un pschutteux du décadentisme, de l'anarchisme, de la négation de la morale et de la loi, du boulangisme, de l'antisémitisme et du

chauvinisme. Il débuta en avocat hardi de l'individualisme le plus effréné (*Sous l'Œil des Barbares*), s'achemina à une glorification prétendue aristocratique, mais en réalité ineffablement populacière, de la plus basse sensualité (*Le Jardin de Bérénice*), puis à un anarchisme criminellement égoïste (*L'Ennemi des lois*), pour aboutir actuellement à une exaltation sans mesure du patriotisme sous sa forme la plus étroite et la plus béotienne : l'autochtonisme borné, la haine de l'étranger. Le Saül antisocial s'est transformé en Paul de la raison d'État. Espère-t-il, par hasard, que le chemin de Damas mène, en se prolongeant, au Palais Bourbon ? Lui dont le subjectivisme n'admettait aucune restriction, il n'accorde plus, dans *Les Déracinés*, le moindre droit à la personnalité, et ne l'admet plus que comme servante soumise de la collectivité, sévèrement limitée de tous les côtés. L'individu souverain, libre de tout égard et son propre but à lui-même, devient une cellule privée de toute autonomie dans l'organisme social, cellule qui ne travaille pas pour soi, mais pour l'organisme, et qui périt dès qu'elle est arrachée à son association organique.

Car telle est la thèse des *Déracinés*. L'homme est un animal sociable. Ce n'est que dans son milieu habituel et héréditaire qu'il s'épanouit en pleine floraison et donne tous ses fruits. Ses particularités locales, même quand ce sont des préjugés et des penchants vicieux, ont pour lui une valeur que rien ne remplace. Elles seules lui permettent d'atteindre tout le développement de son type héréditaire. Tente-t-il de s'en dépouiller, il devient un « déraciné » et va à la dérive sans point d'appui, désemparé, inutile, jouet du hasard.

Cette thèse, M. Barrès la démontre en action sur sept jeunes Lorrains qui, vers 1880, fréquentent le lycée de Nancy. Ils sortent des classes sociales les plus diverses. Le fils de l'ancien serf et celui du possesseur noble du sol et des esclaves, le fils du marchand cossu et celui du pauvre artisan sont rapprochés les uns des autres, par la camaraderie d'école, jusqu'à une appa-

rence d'égalité. Un professeur de philosophie qui enseigne un semestre à leur lycée, pour être appelé de là à des destinées plus hautes, gagne la plus forte influence sur leur esprit. Une influence nuisible, assure l'auteur. Car le professeur expose la sévère doctrine morale de Kant, et celle-ci n'est pas faite pour des Français ; il forme ses élèves sur un modèle quelconque, banal, sans physionomie locale, fixé par l'autorité scolaire pour la France entière, et cela n'est pas fait pour des Lorrains. Un professeur consciencieux devrait distribuer ses vérités d'après les besoins personnels et la situation de famille de ses élèves. (Voilà une idée admirablement pratique pour les écoles publiques qui ont des classes de cinquante à soixante élèves, avec un seul maître !) « Et même avant d'examiner les biographies de ses élèves, M. Bouteiller (c'est le nom du professeur) ne devrait-il pas prendre souci du caractère général lorrain ? Il risque de leur présenter une nourriture peu assimilable. Ne distingue-t-il pas des besoins à prévenir, des mœurs à tolérer, des qualités ou des défauts à utiliser ? Il n'y a pas d'idées innées, toutefois des particularités insaisissables de leur structure décident ces jeunes Lorrains à élaborer des jugements et des raisonnements d'une qualité particulière. En ménageant ces tendances naturelles, comme on ajouterait à la spontanéité et à la variété de l'énergie nationale !... C'est ce que nie M. Bouteiller. Quoi ! à la façon d'un masseur qui traite les muscles de son client d'après le tempérament qu'il lui voit, le professeur devrait approprier son enseignement à ces natures de Lorrains et aux diversités qu'elles présentent ! C'est un système que M. Bouteiller n'examine même pas. Déraciner ces enfants, les détacher du sol et du groupe social où tout les relie pour les placer hors de leurs préjugés dans la raison abstraite, comment cela le gênerait-il, lui qui n'a pas de sol, ni de société, ni, pense-t-il, de préjugés ?... La Lorraine a des caractères particuliers qu'il ne faut pas craindre d'exagérer, loin que cette province se doive effacer. Mais l'uni-

versité méprise ou ignore les réalités les plus aisément tangibles de la vie française. Ses élèves grandis dans une clôture monacale et dans une vision décharnée des faits officiels et de quelques grands hommes à l'usage du baccalauréat, ne comprennent guère que la race de leur pays existe, que la terre de leur pays est une réalité, et que, plus excitant, plus réel encore que la terre ou la race, l'esprit de chaque petite patrie est pour ses fils instrument de libération. Avec un grand tort, Bouteiller a hésité à se passionner de préférence pour les formes de la pensée française. On saurait bien découvrir chez nous quelques éléments de bonnes choses qu'on loue dans le caractère des autres peuples, et qui chez eux sont mêlés de poison pour notre tempérament. On met le désordre dans notre pays par des importations de vérités exotiques, quand il n'y a pour nous de vérités utiles que tirées de notre fonds ».

Nos sept Lorrains, éveillés par leur professeur à l'ambition d'affirmer leurs facultés devant la France entière, quittent Nancy, leurs études une fois terminées, et se rendent à Paris. qu'ils se proposent de conquérir en une fidèle camaraderie, quoique par des voies différentes et dans différentes carrières. L'un étudie le droit, le second la médecine, un troisième fait ses débuts d'écrivain, un quatrième devient reporter de journal, les autres s'essayent sur d'autres terrains, suivant leur penchant ou le hasard ; mais tous sont solidement liés par la promesse de se prêter mutuellement appui. Seulement, les différences d'origine jouent vite leur rôle dans l'apparente communauté. Les jeunes gens dont la famille est à l'aise se dirigent vers leur but par des chemins droits. Les autres, ceux qui sont pauvres, s'égarent vite, et leurs camarades ne les remettent pas dans la bonne voie. Après toutes sortes de péripéties qu'il serait trop long de raconter, l'un en vient jusqu'à se rendre coupable d'un assassinat vulgaire sur une riche aventurière orientale, et porte sa tête sur l'échafaud. Un second, complice de son crime, n'échappe qu'avec peine au

bourreau. Des cinq autres, deux, le reporter et l'avocat, tirent un avantage personnel de l'horrible destinée de leurs amis : le premier, en pouvant fournir à ses feuilles des détails précieux sur l'événement sensationnel ; le second, en se faisant un nom par la défense, à la cour d'assises, de ses camarades échoués au banc de l'infamie. Quant aux trois autres, ou bien ils restent indifférents, ou bien ils tirent de l'aventure la conclusion que le système scolaire et social de la France ne vaut rien. Car d'hommes qui seraient restés, dans leur cercle étroit, des citoyens ayant une physionomie à eux, vigoureux et utiles, il fait de banals ambitieux dépourvus de principes, sans qu'aucun lien intime les rattache à l'Etat, qu'ils ne voudraient qu'exploiter au profit de leur égoïsme.

Tout en laissant se dérouler les destinées de ses sept Lorrains, M. Maurice Barrès trouve occasion de décrire l'état d'âme de sa génération, des hommes nés entre Sadowa et Sedan, ainsi que la situation de la classe dirigeante, du Parlement, de la diabolique cuisine politique, de la presse à Paris. Le tableau est fréquemment exagéré, parfois complètement faux, mais la plupart du temps exact, et pour cette raison très peu réjouissant. Les jeunes gens, sans idéal certain, sans conviction solide, éloignés de la foi par un peu — beaucoup trop peu — de science, bientôt brouillés avec cette science, parce qu'elle ne peut satisfaire des exigences déraisonnables et injustifiées, pleins d'un arrogant mépris pour autrui, s'idolâtrant eux-mêmes, en arrivent, dans leur recherche confuse d'un modèle et d'un guide, à l'admiration et à l'adoration de Napoléon, qui est pour eux l'incarnation de leur propre rêve antisocial : le rêve de devenir, grâce à une volonté supérieure et à une complète absence de scrupules, le maître du monde, et de pouvoir payer par le sacrifice de millions de vies humaines la satisfaction de tous ses appétits. Car c'est en cela, et non en une aspiration à la gloire nationale, qu'il faut chercher la véritable psychologie du soudain réveil du culte de

Napoléon chez cette génération, qui n'adore que la force, toute espèce de force, le glaive du dieu des batailles, le million monnayé, la signature ministérielle, parce que la force permet toutes les orgies de luxure et de vanité. Cette illumination des ressorts cachés de la génération de Français entrant aujourd'hui dans la vie publique, qui revêt parfois le caractère d'une confession cynique, la mise à jour du mécanisme à l'aide duquel la troisième république travaille en matière de gouvernement, de représentation nationale, de presse et de finance, donnent aux *Déracinés* la valeur d'un document historique.

En tant que M. Maurice Barrès apparaît comme témoin, ses dépositions sont importantes et bien venues. Comme créateur et comme penseur, au contraire, il attriste par son insuffisance. D'autant plus qu'il choisit ses sujets en plein centre de la furieuse mêlée d'idées contemporaines, c'est-à-dire qu'il se rend merveilleusement compte de ce qui, actuellement, demande à être créé, incarné sous forme littéraire ; mais le don de création lui est refusé. Dans son premier roman : *Sous l'Œil des Barbares*, il effleura l'un des plus grands problèmes psychologiques qu'un analyseur d'âmes puisse se proposer : cette vérité élémentaire, reconnue encore par si peu de gens, qui forme la base de tous les rapports des hommes entre eux, à savoir que la communauté de sentiments crée un lien entre les hommes, qu'une manière différente de sentir les sépare à jamais irrévocablement ; que, pour chaque individu, un autre individu réagissant, par un affect différent, contre ses impressions, est le barbare, l'ennemi, l'étranger incompréhensif et incompréhensible, et reste toujours tel. M. Barrès a effleuré ce problème profond, mais il n'a pas su le saisir en plein. *Les Déracinés* agitent à leur tour une des plus grandes questions du temps ; mais sans clarté, sans largeur, presque sans soupçonner l'immensité du sujet. L'auteur affirme que l'homme, pour arriver à son plein développement,

doit rester enraciné dans le sol héréditaire. Il le condamne à une existence de polype ou de végétal. C'est la manière de voir des conservateurs de tous les pays, qui se prononcent contre la liberté du domicile, voire contre la liberté du choix de la carrière, et qui tiennent pour la résidence immuable, pour l'hérédité des professions, pour le système des castes fermées. Cette manière de voir se laisse défendre par des raisons d'opportunité, lorsqu'on répond affirmativement à certaines questions préjudicielles : à celles de savoir, par exemple, si l'individu existe pour l'État, et non l'État pour la protection de l'individu et la création de conditions favorables au plein épanouissement de celui-ci : si le but de la civilisation doit être la fade et médiocre satisfaction de la foule moyenne, et non la possibilité d'un libre développement des natures d'exception ; et ainsi de suite. Mais la manière de voir opposée peut alléguer en sa faveur des raisons encore plus nombreuses et meilleures. L'enracinement des hommes conduit à la stagnation universelle et à un rapide abrutissement. Il a pour résultat un état de choses tel qu'il existe chez les Chinois, les Hindous et les hommes du premier âge. Le mouvement accélère l'évolution et le progrès, en plaçant l'individu dans des conditions nouvelles qui le contraignent à l'effort d'une adaptation personnelle. L'enracinement et la migration ont tous deux leurs mauvais côtés. Celui qui reste au nid croupit dans le marais de l'habitude et élève la routine à la dignité d'une religion environnée de vénération ; mais il demeure, en règle générale, rigoureusement honnête, parce que sa vie entière se déroule sous les yeux des mêmes témoins qui constituent son monde. Celui qui quitte le nid a nécessairement un certain élan créateur ; mais comme il tombe parmi des inconnus dont l'opinion lui importe peu, la crainte de leur regard ne l'astreint ni à la loi ni à la convention, et il résiste plus difficilement à la tentation de quitter le chemin droit. Tout ce qui est dit du changement de lieu s'applique

également au changement de couche sociale. L'ascension des basses classes aux classes plus élevées — car la soi-disant égalité de la république démocratique est, en fait, l'aspiration des inférieurs à l'élévation sociale — a également son bon et son mauvais côté. Mais M. Maurice Barrès, qui a eu la hardiesse d'ouvrir la discussion de ces grosses questions sociologiques, n'a pas su y faire pénétrer la lumière. Il procède par affirmations dogmatiquement incomplètes et non prouvées, et ne voit pas, ou ne veut pas voir, quelles graves objections peuvent leur être opposées.

Les Déracinés ne sont donc pas une œuvre satisfaisante ; mais ils sont une œuvre suggestive à un haut degré. La quantité d'idées, même de contradictions, qu'un livre provoque, n'est-elle pas aussi, en définitive, une mesure certaine de son importance ?

VII

FRANÇOIS DE NION

Les Façades.

L'entrelacement de réalité contemporaine dans un tissu de fiction est aussi le trait saillant du roman : *Les Façades*. Son auteur, M. François de Nion, est une individualité, et il représente en outre une espèce. Il est un spécimen instructif permettant d'étudier utilement la nouvelle génération de conteurs français. Tous les traits qui caractérisent ceux-ci se retrouvent chez lui fortement imprimés et au complet. Il a pris quelque chose à tous les maîtres de la précédente génération et pratiqué en cela un éclectisme tout de même trop large. De Zola il a la méthode de composition. Il va chercher dans les journaux ses documents humains et épingle les uns à côté des autres des faits qu'il entrelace, arrange et encadre dans de surabondantes descriptions. Chaque anecdote de son roman est vraie ; mais leur réunion ne donne cependant pas toujours l'image de la réalité. L'assemblage d'événements dispersés dans l'espace et dans le temps en une unique action et une unique destinée humaine soulève de graves objections, quand il n'est pas entrepris avec une délicatesse exceptionnelle et la conscience scrupuleuse d'un historien de la civilisation à la recherche de la vérité. Ce n'est qu'avec cette restriction qu'on peut admettre la raison d'être du roman des « documents humains ». L'auteur ne doit pas se borner à emprunter les faits de la réalité ; il faut que, en les rassem-

blant dans son roman, il conserve aussi leurs proportions. Il ne doit pas placer sur le même plan de perspective ce qui est rare et ce qui est fréquent, l'exception et la moyenne. Autrement, il ne donne pas une image du monde, mais une caricature du monde.

Tout le monde connaît, en France, l'histoire d'un zouave espiègle qui abusait des loisirs d'une petite garnison algérienne pour attraper les naturalistes et les marchands avec des monstres animaux qu'il imaginait et créait lui-même. Il atteignit dans cet art à une dextérité diabolique. Il s'entendait à greffer à des ventres de grenouilles des queues de lézards, à souder côte à côte deux vers de terre et à en faire, en quelque sorte, des exemplaires à double canon, etc. Son chef-d'œuvre fut le célèbre rat à trompe, qu'il donna comme une espèce inconnue du Sahara. C'était un rat commun, dont il avait fixé la propre queue coupée dans une boutonnière de la muqueuse nasale, en la maintenant jusqu'à la guérison de la petite plaie. La queue était authentique, le museau était authentique, mais l'animal n'en était pas moins une plaisante farce. Le mélange d'observations particulières, dont chacune peut être parfaitement exacte, produit facilement quelque chose de semblable. La courtoisie du critique le nomme « synthèse », mais celui qui n'est pas complimenteur mettra les monstres créés selon la méthode « synthétique » sur le même rang que le rat à trompe du zouave algérien.

De même que M. François de Nion a de Zola la méthode de composition et la façon d'élever au rang de document humain le fait divers, il a de Goncourt le style artificieux, la chasse à l'épithète rare, le forgement téméraire de néologismes, bref, cette « écriture artiste » qui fera de la prose épique française de notre temps la risée du prochain avenir. De M. Paul Bourget il a le naïf étalage de termes techniques de psychologie ; des frères Rosny, les allusions quelque peu prétentieuses aux faits et notions du domaine des sciences exactes ; de M. Henri

Lavedan, qui lui-même est assis sur l'épaule d'Henri Monnier, la conduite lâchée de la fable. M. Lavedan ne s'arrête même pas du tout à inventer une fable. Il place les unes à côté des autres des scènes dialoguées qui sont encastrées dans un ciment commun, c'est-à-dire dans le même milieu social et moral, mais qui n'ont aucun rapport entre elles. M. François de Nion procède de même. Il raconte, sans se mettre martel en tête, les aventures d'un certain nombre de personnes qui se connaissent, fréquentent les mêmes salons, mais ne s'influencent pas les unes les autres. Ainsi traité, le roman n'a point d'unité organique, point de héros, point de ligne de développement déterminée, point de traits principaux ni accessoires. On pourrait le comparer à une colonie animale, alors qu'un roman bien enchaîné, soigneusement construit, tel que le comprenaient les maîtres de la génération précédente, représente un organisme supérieur dont les organes sont très vivants, mais non indépendants les uns des autres, et doivent, dans un concours constant, servir un but d'ensemble. La première impression que produit un roman selon le schéma d'un polypier, c'est celle de quelque chose d'inférieur, de négligemment inartistique. Mais, en y regardant de plus près, on se convainc de la raison d'être du genre. C'est le roman de la société des grandes villes. L'auteur qui observe et sent celle-ci, adopte inconsciemment cette forme. Le récit lâché est l'image de la vie anarchique. Les êtres humains passent les uns à côté des autres, chacun inaccessible sous sa rigide cuirasse d'égoïsme, chacun occupé de soi seul, ne pensant qu'à soi seul, ne poursuivant que son propre avantage ; il n'entre en rapports avec un autre que quand il veut quelque chose de lui ; il reste d'une insensibilité glaciale devant tout spectacle humain qui ne signifie pas pour lui profit ou dommage immédiat ; c'est ainsi que ces gens vivent de très longues années ensemble, sans que les destins de l'un aient jamais forcé l'indifférence de l'autre, sans que la joie et les douleurs

de celui-ci aient jamais éveillé le plus léger écho dans l'âme aride de celui-là, l'un étant pour l'autre au plus un objet d'exploitation, et au moins un sujet de caquetage à l'heure du thé. Ces natures affreusement insensibles, éternellement esseulées intérieurement, qui vivent dans le fourmillement humain de la grande ville comme les animaux féroces dans la jungle, nous les retrouvons dans les romans inorganiques des plus récents conteurs, où nul fil de sympathie, si ténu soit-il, ne va d'une personne à une seconde, ou du moins d'un couple à un autre. Dans cette société, comme dans le puits réfrigérant de M. Raoul Pictet, cesse toute action réciproque. Chaque corps prend ici le caractère de l'argon. C'est que ce n'est plus une société qu'en apparence. En réalité, rien n'en relie les parties, sinon la loi de l'inertie. Si j'ajoute encore que M. François de Nion a malheureusement hérité aussi de ses devanciers le tic de se complaire aux manifestations d'un érotisme malsain, et qu'il fait preuve, avec MM. Paul Hervieu, Abel Hermant et consorts, de prédilection pour le genre « rosse », j'aurai reproduit au complet le tableau généalogique de ses dons. Ses qualités personnelles sont une imagination exceptionnelle, qui s'enivre volontiers en tableaux grandioses de la nature, et une intensité de vision qui suffirait seule à lui assigner un rang parmi les conteurs de premier ordre. Quelques-unes de ses peintures verbales méritent une place durable dans la littérature française, et l'obtiendront sans doute.

Résumer la fable d'un roman dont la trame est aussi flottante que celle des *Façades*, n'est guère facile. Il faut se contenter de donner une idée de chacun des groupes qui s'y meuvent.

A peu près au centre est placée Jacinthe Grandier, une délicate créature, une âme d'élite, fille du marquis de Mesmes, épouse du banquier Grandier, possesseur de nombreux millions. Son père, le marquis, est un incorrigible joueur, faiseur

de dettes et vieux gueusard de situation mondaine inattaquable. Comme il n'a plus rien d'autre à mettre en gage, il engage, dans sa déveine régulière au jeu, sa parole d'honneur, qu'il a la plus grande peine à dégager, de sorte qu'il encourt constamment le danger d'être affiché à son cercle. La marquise de Mesmes est la fille de commerçants enrichis, ce qui, affirme M. de Nion, est synonyme d'escrocs. Il saura lui-même pourquoi il assimile ces deux conceptions, dont on n'admet pas partout l'identité. Lorsque le marquis a dévoré la dot considérable de sa femme, celle-ci sent s'éveiller en elle l'instinct héréditaire du trafic, et elle se livre à des mics-macs avec d'équivoques entremetteuses de mariages, de louches courtiers, qui accessoirement sont des maîtres-chanteurs, des spéculateurs sans le sou du marché des « pieds humides », des lanceurs d'affaires véreux ayant toujours un pied sur la route de Mazas. Ce noble couple, ornement du faubourg Saint-Germain, a vendu sa fille au millionnaire Grandier, et celui-ci a épousé la demoiselle sans dot, avec d'énormes prétentions et des parents lourdement coûteux, parce qu'il avait l'ambition d'entrer dans une famille qui a sa place au premier plan de la noble société, qui appartient au « dessus du panier » de l'aristocratique faubourg. Telle est donc la petite faiblesse de ce banquier. Il veut vivre dans les milieux « distingués », il veut en faire partie. Il paye ce privilège n'importe quel prix. Il se laisse saigner sans résistance par l'insatiable marquis de Mesmes. Il fait par la suite emplette d'un titre de comte papal, et finit en homme heureux qui a satisfait dans sa vie toutes les aspirations de son cœur.

La pauvre Jacinthe, la victime du besoin de carotter de ses parents et de la vanité de parvenu de son mari, a aimé, étant jeune fille, son cousin le baron Jacques de Sartines, le compagnon de son enfance. Elle a rêvé et désiré, avec toute la tendresse d'un cœur virginal, d'être un jour à lui. Il en est advenu autrement. Battue en brèche par ses parents, éblouie

par les millions de Grandier, elle s'est unie en mariage, tout étourdie et à demi inconsciente, avec le plébéien étranger qu'elle n'aimait pas. Ce n'est qu'après les expériences, terribles pour son innocence nullement en éveil, de la chambre nuptiale, qu'elle se rend compte du crime commis contre son ignorance. Elle est prise d'un profond dégoût de l'humanité entière, surtout de son mari; et comme celui-ci a gardé sa maîtresse même après son mariage et a été assez maladroit pour se faire pincer par sa femme dans ses frasques, elle en prend prétexte pour se refuser à lui. (On n'a pas besoin de prévenir les lettrés que M. François de Nion a lu avec trop de profit *Le Maître de forges* de Georges Ohnet). Trop fière pour devenir la maîtresse de Jacques de Sartines, elle lui propose de divorcer correctement et de l'épouser. C'est ce qui arrive presque. Mais, d'une part, les parents de Jacinthe, auxquels leur gendre a supprimé la carotte mensuelle, depuis que sa femme verrouille sa porte la nuit, la conjurent d'être raisonnable et de ne pas les laisser sombrer; d'autre part, Jacques commet la faute de lier avec un petit trottin une amourette qui conduit à une véritable liaison selon le code de Montmartre et qui ne reste pas cachée à Jacinthe; enfin, Grandier a la chance de sauver dans ses bras sa femme de l'incendie du Bazar de la Charité. Elle dit donc un adieu définitif à son rêve de jeune fille, se réconcilie avec son mari, donne bientôt à la nouvelle maison comtale Grandier des Ormes un rejeton qui assure sa durée, et enlève de nouveau, du moins pour quelque temps, les éternels soucis d'argent à ses dignes parents.

Ce Jacques de Sartines, qui est approximativement le héros mâle du roman et tient manifestement au cœur de l'auteur, est aussi un recommandable monsieur. Noble comme une lame de Tolède, il est, dans le courant ordinaire de sa vie, employé infime dans une compagnie d'assurances ; mais un beau jour on le met à la porte, parce que ses créanciers viennent le relancer jusque dans son bureau et y faire

du scandale. Réduit alors à la mendicité, il sollicite, en dépit de son amour pour Jacinthe et de son ménage à la mode de Montmartre avec sa modiste, les bons offices d'une entremetteuse, pour se remettre à flots par un riche mariage ; mais en cela aussi il échoue. Il est finalement heureux de gagner son pain comme reporter des potins de salons pour un journal de sport, qui est probablement un peu aussi un journal de chantage. Sa misère noire et son incapacité à gagner sa vie n'empêchent pas cet aristocrate de mansarde de chevaucher derrière la meute du duc d'Arcole, d'assister à toutes les réceptions du faubourg, de conserver son rang dans sa caste, et de mépriser profondément tout bourgeois, notamment aussi l'archi-millionnaire Grandier. C'est un défaut du roman de ne pas nous dire qui paye le billet de voyage de Sartines, quand il se rend aux chasses au cerf du duc d'Arcole. Il ne faut pourtant pas qu'un auteur demande à ses lecteurs la foi aux miracles.

A présent, les autres couples. Le duc d'Arcole, petit-fils d'un maréchal du premier Empire, est marié à M^lle^ d'Epornon, de la plus haute aristocratie française. Elle a pour amant un certain Lemesle, attaché au ministère des affaires étrangères, dont le grand talent consiste à dire les couplets des ivrognes et des souteneurs, tels qu'ils sont présentés à l'enthousiasme du public aristocratique dans les beuglants du boulevard Rochechouart. Pour l'enchaîner à elle, la duchesse veut le marier à sa propre sœur, la millionnaire idéalement belle Marguerite d'Epornon. La jeune fille surprend l'ignoble secret de la duchesse, et, de dégoût, entre au couvent. Lemesle finit par recevoir son congé de la duchesse, qui le remplace par un tsigane (il ne s'appelle pas Rigo dans le roman). Il se console en épousant une vieille grosse juive immensément riche, M^me^ Muller de Fernandez. Le duc d'Arcole, qui, avec l'assentiment des parents, a abusé criminellement d'une petite danseuse de l'Opéra, ce qui a, dans la suite, amené la mort

de cette enfant, âgée de quatorze ans, et perverse d'ailleurs, est impitoyablement traqué par les susdits parents, à l'aide d'un maître-chanteur professionnel. La bande le menaçant non seulement d'une dénonciation, mais aussi de la divulgation des aventures de sa duchesse, il lui échappe en se brûlant la cervelle.

Un troisième couple est le prince de Candale avec sa princesse, la fille d'un propriétaire de mines, Américain milliardaire. Elle s'est acheté un titre qu'elle a payé princièrement ; mais elle n'accorde aucun droit à son mari. Le prince, non moins noble et non moins gueux que de Sartines, a le tort de n'être pas content de l'argent de poche que lui alloue sa femme. La princesse, indignée, réclame aussitôt de Rome l'annulation de son mariage, et épouse un homme de plus grande famille encore, le duc de Joyeuse. Le prince, lui, indemnisé par une rente opulente, passe très satisfait le reste de ses jours avec une jeune blanchisseuse qu'il a connue avant son aventure matrimoniale avec l'Américaine.

On trouve encore une baronne de Fontevrault, une inaccessible aristocrate fière de sa vertu et de ses ancêtres, qui protège, avec une douce émotion maternelle, la liaison adultère de son jeune fils avec la baronne de Rabutin, et leur est profondément reconnaissante de ce que, dans leur vie amoureuse, ils ne s'encanaillent pas comme Jacinthe avec le bourgeois Grandier, et la duchesse d'Arcole avec son petit Lemesle (le tzigane serait plus admissible, étant artiste et romanesque) ; puis vient un couple juif, le marquis et la marquise de Monteleone, qui s'insinuent dans les salons aristocratiques, y sont raillés, mais aussi escroqués, de manières multiples et variées. Dans leurs agitations stériles éclate la catastrophe du Bazar de la Charité, qui purifie les uns et châtie les autres par la mort réconciliante dans les flammes.

Tout cela se lit comme une chronique judiciaire. Mais ce n'est pas le journal de forçats, de souteneurs et de filles, c'est

l'histoire de la plus aristocratique société de France, M. de Nion l'affirme du moins. Quand on a parcouru les terribles et puissantes descriptions et les peintures d'âmes du roman, on se prend involontairement à réfléchir sur deux ou trois points des plus étranges.

Premièrement. — De quoi donc peuvent bien s'enorgueillir ces gens « distingués » si fiers, ou plutôt si hautains? Ils n'admirent et n'adorent que l'argent, et n'en ont point. Ils devraient conséquemment, en bonne logique, se mépriser eux-mêmes et faire humblement la cour aux riches, alors qu'au contraire ils portent beau et croient profondément condescendre, quand ils frayent avec de riches bourgeois dont pourtant l'argent seul arrête encore un instant l'écroulement pitoyable de leurs brillantes « façades ». Est-ce, par hasard, sur leurs arbres généalogiques qu'ils fondent leur orgueil? Par derrière, ils jabotent tous mutuellement sur leur descendance d'un gratte-papier ou même d'un tailleur, qui, il y a trois ou quatre générations, au meilleur cas un peu plus anciennement, s'est glissé dans les rangs de la noblesse ou s'est imposé à elle par un tour de coquin. Alors sur quoi reposent leurs grotesques prétentions?

Deuxièmement. — Comment est-il possible que de riches et honnêtes citoyens de la République puissent tenir à être admis dans cette clique? Ils voient pourtant qu'elle n'est rien, n'a rien, ne sait rien, ne peut rien. Le gouvernement du pays est aux mains des bourgeois; eux seuls possèdent l'influence; eux seuls distribuent emplois, dignités, honneurs, bénéfices; eux seuls acquièrent et créent des valeurs; eux seuls maintiennent et augmentent la gloire de la France en science, en littérature et en art. Les soi-disant « nobles » veulent-ils obtenir quelque chose, une ambassade ou une place de commis aux écritures dans un établissement financier, la main de l'héritière d'un marchand de porcs de Chicago ou un petit ruban, ils rampent à genoux devant les bourgeois. Et pour-

tant ceux-ci subissent les mépris de ces parasites dépérissants, et les justifient par leur incompréhensible platitude !

Troisièmement. — M. le comte François de Nion fait apparaître des juifs dans son roman ; autrement, le tableau social ne serait pas complet. Il les dépeint en bon antisémite, et il a mille fois raison, quand il s'agit des exemplaires rassemblés par lui, la grasse Muller de Fernandez et le marquis de Monteleone avec sa marquise. En effet, il n'y a aucune excuse, pour des gens qui n'en ont pourtant pas besoin, de nourrir et même d'épouser un misérable dos vert comme le petit Lemesle, et de chercher à frayer avec des escrocs et gredins aussi abjects que le marquis de Mesmes, avec des débauchés et des imbéciles comme le duc d'Arcole, avec des filles et des entremetteuses telles que la duchesse d'Arcole et la baronne de Fontevrault, etc. Le mépris et la raillerie que M. de Nion déverse sur cette Muller et sur ces Monteleone sont loin de me suffire. Il faut lancer des crachats au beau milieu de leur face ignoble. C'est là le seul traitement que méritent ces lâches sans dignité, le rebut de leur race. Mais après que moi, juif, et juif intransigeant, j'ai eu le vif plaisir de me trouver ici d'accord avec l'auteur, je dois pourtant faire une observation. Ses juifs du Jockey-Club sont ridicules et pitoyables. De quelles épithètes, toutefois, faut-il qualifier les « aristocrates » qui attirent à eux ces pitoyables et ridicules intrus, afin de les escroquer ? Car c'est là ce que fait la très noble société du roman. Lemesle vit aux crochets de la baronne Muller, le marquis de Mesmes colle au marquis Monteleone une rosse boiteuse pour vingt fois sa valeur, d'autres leur empruntent de l'argent ou leur en soutirent pour des buts pieux, etc. Tous ceux qui peuvent s'approcher de ces juifs méprisés. tirent, arrachent, fouillent dans leurs poches avec des doigts de pickpockets. Il est bien entendu que les juifs sont des exploiteurs. Mais ce qui est curieux, c'est que, dans le roman, les seuls vraiment exploités soient les juifs niais, et que M. de

Nion raconte cela avec la mine la plus innocente, comme la chose la plus naturelle du monde[1].

Les Façades sont un nouveau témoignage à charge dans le procès d'une société pour laquelle la mort dans l'apothéose de l'incendie du Bazar de la Charité est une fin beaucoup trop belle. M. Paul Hervieu nous a assuré précédemment que l'argent est « l'armature » de la noblesse française, ou de ce que l'on nomme ainsi. Le comte de Nion déclare que l'argent est sa « façade ». Mais si l'argent est à la fois l'armature et la façade, la partie constructive et la partie décorative du bâtiment, il est alors le bâtiment entier, intérieur et extérieur, et il est impossible de distinguer à quel endroit, dans cette construction, peut rester encore une petite place pour l'honneur, l'amour de la patrie, la connaissance et autres objets de vie supérieure. M. Georges Clémenceau, lui aussi, confirme, dans son premier roman, *Les plus forts*, qui est loin d'avoir attiré l'attention qu'il mérite, la justesse des affirmations de MM. Hervieu et de Nion. On peut donc regarder celles-ci comme exactes; il y aurait cependant à réclamer contre leur entassement en un seul roman. Que cette déposition écrasante contre la société soit faite par l'un de ses membres, c'est là le plus curieux côté de ce témoignage. M. le comte François de Nion, cet artiste aux regards pénétrants et à la belle puissance créatrice, sait-il bien quel élégant anarchiste il fait ?

1. Voir, dans le même ordre d'idées, *Le Journal d'un grinchu*, de Gyp, et *Floréal*, du comte Léonce de Larmandie. Ces deux romans corroborent tous les traits du tableau de la société aristocratique et de ses rapports avec les intrus juifs que nous offre M. de Nion.

VIII

TROIS ÉTUDES DE LA JALOUSIE

Shakespeare, *Othello*. — Anatole France, *Le Lys rouge*. — Lucien Muhlfeld, *Le mauvais Désir*.

Une des figures les plus populaires du théâtre de Shakespeare est Othello. Mérite-t-elle son rang ? Il m'est souvent venu des doutes à cet égard, même quand je l'ai vue, surtout quand je l'ai vue incarnée par des artistes comme Novelli ou Mounet-Sully. Le poète a taillé sommairement, comme à coups de serpe, la figure d'Othello, et renoncé à en fouiller les détails. Ce personnage est peut-être l'âme la plus simple et la moins compliquée de tout le théâtre du dramaturge anglais, et je ne m'explique pas comment dix générations à la file ont pu répéter qu'il est l'incarnation incomparable de la jalousie dans la littérature universelle.

On peut louer dans le drame tout ce que l'on veut, notamment la figure de Desdémone, au sujet de laquelle les poètes et les esthéticiens ont dit tout ce qui pouvait être dit. « Elle est l'héliotrope, qui ignore lui-même qu'il tourne toujours la tête vers l'astre du jour. Elle est la véritable fille du Sud, tendre, sentimentale, indulgente, comme ces figures lumineuses de femmes à la taille svelte et aux grands yeux, qui rayonnent d'une façon si aimable, si douce, si rêveuse, des poèmes sanscrits. Elle me rappelle toujours la Sakontala de Kalidasa » (Henri Heine). A cause de cette jeune fille poétique comme une fleur, la pièce mérite le rang élevé qu'on lui assigne traditionnellement. Les scènes dans la chambre à coucher de Desdémone, ses pressentiments d'enfant angoissée, ses discours plaintifs à Emilie, la romance du saule, toute cette atmo-

sphère dans laquelle plane la menace d'événements terribles et où se mêlent une profonde pitié et une appréhension qui étreint le cœur, appartiennent à ce qu'il y a de plus fort dans la poésie de l'humanité.

Par contre, l'éloge habituel fait de la figure d'Iago me semble bien exagéré. Il est un exemple pas mauvais de folie morale, avec la perversion accompagnant souvent cet état, et qui consiste à trouver au mal un sentiment de plaisir ; mais il n'est nullement le monstre effroyable aux abîmes psychiques insondables que l'on veut voir en lui. Shakespeare l'a en effet dépouillé de tout prestige démoniaque inexplicable, en assignant à sa méchanceté infernale le mobile platement bourgeois de la vengeance à tirer pour la prétendue séduction de sa femme par Othello; et il l'a enlevé aux profondeurs spectrales de l'enfer et placé sur le prosaïque plan terrestre, en le présentant comme un vulgaire filou qui allonge les doigts dans la bourse de Cassio.

Mais ce qu'il faut voir le moins dans le drame, c'est une étude quelque peu complète de la jalousie. Le brusque tressaillement d'un cœur naïvement confiant sous la morsure inattendue du soupçon; l'accroissement de l'intolérable soupçon jusqu'au point où il devient une obsession dominant la vie psychique tout entière d'Othello; l'aliment qu'il puise dans toutes les observations; les impulsions à des actes violents qu'il détermine, tout cela est assurément représenté d'une manière irréprochable. Mais ce n'est pas la psychologie de la jalousie en particulier ; c'est celle de la passion en général. C'est la marche normale, bien connue, décrite théoriquement dans tous les manuels de psychologie et incarnée concrètement dans mille œuvres poétiques, de tous les sentiments assez forts pour créer le « monoïdéisme », c'est-à-dire l'état dans lequel une seule idée remplit la conscience. Dans cet état, on ne perçoit pas ce qui n'est pas en rapport avec l'idée obsédante ou ne peut être mis artificiel-

lement en rapport avec elle ; on établit, au contraire, entre toutes les perceptions qui s'y prêtent tant soit peu et l'idée centrale tyrannique, des relations n'existant pas en fait, qui l'alimentent et la fortifient toujours davantage, jusqu'à ce que la tension psychique se décharge en un effort musculaire d'une violence proportionnée ou en un acte violent symbolique, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'obsession se transforme en une impulsion motrice équivalente, et par là se dépense.

C'est là la marche schématique de toute passion, par conséquent aussi de la jalousie. Malheureusement, justement sur cette dernière, Shakespeare ne nous dit rien, dans *Othello*, qui dépasse l'observation la plus banale. La jalousie d'Othello est, dirais-je volontiers, physiologique. C'est la jalousie normale de tout mâle sain en état de rut, qui, tant que dure cet éréthisme, ne veut pas partager sa femelle avec un autre mâle. Sur cette espèce de jalousie, il n'y a rien à dire au fond. Elle ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe, du moins au point de vue littéraire. Pour apprendre à la connaître, on n'a que faire d'aller au théâtre du plus grand des dramaturges. On la voit à chaque fête champêtre après le chahut final autour du tilleul du village; on l'observe même dans la forêt, quand le cerf et le sanglier entrent en chaleur. Elle est le phénomène accompagnateur et le complément de l'instinct de la reproduction. Elle est une des formes sous lesquelles travaille le mécanisme de la sélection sexuelle. Elle est le stimulus au combat furieux avec le rival, et fait échoir au plus robuste, au plus courageux, bref, au plus digne, la victoire et le prix de celle-ci, la femelle. Elle tourne parfois aussi, non toujours, sa violence destructrice contre la femelle elle-même. Tout lecteur du naturaliste Brehm connaît l'anecdote de la cigogne mâle, qui, après un jugement en règle de l'assemblée des cigognes, tue sa compagne soupçonnée d'infidélité. Pour observer des anecdotes à l'Othello, on n'a donc pas même besoin de rester dans l'humanité ; on peut descendre au-

dessous du seuil de l'espèce. La tragédie d'*Othello* est le cas le plus quelconque qu'on puisse s'imaginer. Sans doute, l'œuvre poétique doit toujours avoir un contenu le plus généralement humain possible, et les aventures les plus ordinaires de toute vie humaine, naissance, amour, mort, sont aussi toujours les plus émouvantes, comme elles en sont les éternelles. Mais nous réclamons pourtant du poète quelque différenciation dans ces sujets immuables, s'il veut nous toucher plus profondément que le premier événement de famille venu chez le voisin. Or, cette différenciation manque dans Othello. Le pauvre homme, à son point de vue, a tout droit d'être jaloux. Il ne sait pas ce que les spectateurs savent. Les apparences sont contre Desdémone. Il ne soumet pas les faits à une critique bien pénétrante ; c'est qu'il est crédule et confiant. Il tient Iago pour un homme sûr, pour un ami. Il a effectivement surpris Cassio en conversation avec Desdémone. Celle-ci a effectivement pris en main avec chaleur, auprès d'Othello, la cause de Cassio. Le mouchoir qu'Othello lui a donné, Iago affirme l'avoir effectivement trouvé chez Cassio. Ce sont là des motifs suffisants de soupçon pour un homme excitable et amoureux. Ce qui suit est un fait divers fortement coloré, qui ne devient sensationnel que grâce à la situation sociale des parties.

Othello est un lieu commun mélodramatique, encadrant une figure de femme d'un charme angélique. Comme contribution à la connaissance de la jalousie chez un être humain quelque peu supérieur au point de vue intellectuel et moral, on peut négliger la pièce. Dans les âmes plus développées, les instincts primitifs aussi, que nous partageons avec tous les animaux, prennent des formes différentes, plus riches, plus nobles. Le besoin de l'accouplement devient l'amour, c'est-à-dire un sentiment spiritualisé qui, à ses degrés supérieurs, ne rappelle plus guère son point de départ biologique. La jalousie aussi prend, dans de telles âmes, un autre aspect

que lorsqu'il s'agit du butor qui fond, le couteau à la main, sur sa femme infidèle et sur le complice de sa faute. Elle raffine, elle crée des souffrances qui restent inconnues à l'homme grossier de la nature ; elle subit aussi des déformations et des aberrations qui, seules, rendent la psychologie de la jalousie intéressante et en font un objet approprié à une œuvre poétique, parce que seules elles l'élèvent du phénomène zoologique au phénomène humain.

Une étude bien plus forte de la jalousie, c'est le roman de M. Anatole France, *Le Lys rouge*, qui a été aussi transformé en drame. Dans des métempsycoses de ce genre, le roman, sous sa nouvelle incarnation dramatique, n'entre jamais dans une existence plus haute, — un roman de M. Anatole France moins que tout autre. L'auteur est un styliste, et le travail en filigrane de la langue se perd complètement dans la perspective de la scène. L'auteur est un ironiste, et la psychologie populaire du théâtre reste inaccessible à l'ironie. Aussi *Le Lys rouge* n'a-t-il pas eu de succès sur la scène, et n'en méritait-il pas. Le roman, au contraire, est très remarquable par sa forme comme par son sujet. C'est également de la jalousie que traite l'auteur, mais non plus de la jalousie physiologique d'Othello, qui tue Desdémone plutôt que de la partager avec un rival. C'est la jalousie pathologique de l'homme affiné par la civilisation, auquel la possession matérielle de la bien-aimée ne suffit pas, et dont l'amour-propre plus susceptible, maladivement exalté par l'amour, n'admet pas le partage, même en idée. *Le Lys rouge* développe la destinée mélancolique d'une femme qui, après une première liaison amoureuse avec un homme du monde indifférent, livre son cœur à un artiste, et épuise cette fois jusqu'au fond sa capacité d'aimer. L'artiste, lui aussi, l'aime de toute la force de son âme, et tous deux pourraient connaître le bonheur durable, comme ils le connaissent un temps. Mais voilà que l'ami abandonné, le prédécesseur, surgit à l'horizon de l'artiste. Celui-ci

apprend que sa bien-aimée a un passé sentimental, et son amour ne peut résister aux idées que ce passé éveille dans son âme.

C'est là un exemple de jalousie rétrospective, ce terrible fléau des natures profondes. Elle est incomparablement plus subtile que la jalousie d'Othello, car elle est excitée non par des êtres vivants, présents, mais par des souvenirs, des ombres, des spectres. Elle est incomparablement plus torturante, car elle laisse subsister la froide réflexion qui la nie comme injustifiée. Elle ne peut se soulager par la vengeance et le châtiment, car elle n'a aucune faute à imputer à l'être aimé et n'a même pas le droit de lui faire un reproche. Elle est incurable, car elle a sa racine dans un passé éternellement immuable. Elle s'écarte du but de l'instinct jaloux primordial, car elle n'a plus en vue la défense de la possession exclusive de la bien-aimée, la suppression du rival. La jalousie rétrospective réclame la virginité du corps et de l'âme, une page blanche sans trace d'écriture d'une main étrangère. Si elle aperçoit ou soupçonne dans le cœur de la bien-aimée une image étrangère si profondément enterrée, si complètement ternie que ce soit, elle éprouve toutes les tortures de l'humiliation et de la trahison. Pas de situation plus tragique que quand une femme ayant un passé et un homme maladivement orgueilleux, porté à la jalousie rétrospective, s'aiment mutuellement. Dans ces cas-là, l'amour devient un martyre. La femme, qui voudrait donner du bonheur au bien-aimé, lui enfonce, comme la « Vierge de fer » du musée de Nuremberg, cent lames cruelles dans les chairs, lorsqu'elle l'encercle entre ses bras. L'image de la bien-aimée évoque toujours dans l'âme de l'amant celle du prédécesseur vaincu aussi, et le supplanté se venge de l'inconstance de la femme sur son successeur, qui n'a commis aucune faute. *Le Lys rouge*, en dépit de tous ses mérites, ne rend pas encore pleine justice à ce thème psychologique pénible, mais grandiose. Le maître

auquel il sera accordé de le développer définitivement, créera une œuvre qui sera à *Othello* ce que le *Faust* de Gœthe est au livret populaire de Faust du XVI^e^ siècle.

Mais il se peut bien que cette œuvre soit épique, et non dramatique. Le sujet, je le crois, ne se prête pas à la scène. Il est sans espoir, il est désolant, et le théâtre vit d'attente et d'espoir. Il se développe dans les dernières profondeurs de l'âme, et la scène réclame des faits qui se passent au jour. La jalousie rétrospective ne conduit pas à des luttes avec des êtres en chair et en os, à des exploits musculaires de défense et de vengeance, mais exerce ses ravages dans le silence du cœur et sévit principalement comme torture de soi-même, c'est-à-dire sous une forme antidramatique. Le roman, au contraire, permet la fidèle peinture de l'*Héautontimorouménos*.

L'un des plus vigoureux talents de la jeune France, M. Lucien Muhlfeld, a traité ce sujet dans un roman, *Le mauvais Désir*, qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Le livre est regrettablement enlaidi par un érotisme trivial encore plus ennuyeux, d'ailleurs, qu'immoral. C'est dommage que l'instinct de propreté d'un talent qui se respecte soi-même, n'ait pas préservé M. Muhlfeld de peindre des scènes qui sont à la portée du premier pornographe venu. Mais en faisant abstraction de cette tache, il subsiste une étude psychologique de la jalousie d'une vérité et d'une profondeur extraordinaires.

Le héros du roman de M. Lucien Muhlfeld est autrement jaloux qu'Othello et autrement que l'artiste d'Anatole France. Sa jalousie est l'exaltation suprême du despotisme amoureux, l'aspiration tyrannique à une possession unique, qu'offense la moindre pensée d'un autre. C'est la jalousie des natures égoïstes, ultra-sensitives, hystériquement vaniteuses, telles qu'en produit en si grand nombre notre génération de nerveux et de dégénérés. C'est la jalousie classique de notre époque, une forme particulièrement sinistre de l'égoïsme morbide si

répandu. Cette jalousie ne présuppose pas l'amour, mais seulement la vanité. Un sage du livre la définit admirablement (p. 108) : « La jalousie est une maladie de notre tempérament et... elle ne dépend point de l'objet sur lequel nous nous leurrons à la projeter. Il y a des gens qui ont le diabète, il y a des gens qui ont le ver solitaire, il y a des gens qui ont la jalousie; elle leur vaut un joli teint terreux avec des brûlures d'estomac fort assidues ».

Cela est brutal, cela est antipoétique, car cette définition est mise dans la bouche d'un homme du type « rosse »; mais cela renferme de la compréhension. Quels ravages la jalousie égoïste produit dans le cas donné, on le verra en lisant le roman. En tout cas, le livre de M. Lucien Muhlfeld est la meilleure étude clinique que je connaisse d'un état qui ressortit à un tribunal mixte d'experts de psychologie normale et de psychiatres.

LES TROIS PRINCES

PAUL VERLAINE

Il est facile de dire : je combats des tendances, non des hommes. Les tendances sont incarnées dans des hommes, et chaque mot aigu à l'adresse de celles-là frappe nécessairement une âme humaine sensible. Que l'on ne m'impute ni de l'onction ni de la tartufferie, si j'affirme que je me suis senti très malheureux lorsque j'ai dû, dans *Dégénérescence*, étudier Verlaine. L'homme était pauvre, il était malade, il était coupable, c'est-à-dire trois fois sacré pour l'homme sain, l'homme suffisamment à l'aise, qui n'a pas à se préoccuper du pain quotidien. Un médecin pouvait, moins que tout autre, lui reprocher ses folies et ses faiblesses. Le médecin ne reconnaît-il pas, en effet, dans les infirmités intellectuelles et morales telles que celles de Verlaine, une tare héréditaire dont la victime même peut être innocente ? Et Verlaine a été un véritable poète, qui, à des heures alcyoniques, quelque rares qu'elles aient pu être, a produit des chants d'une haute beauté. Comment pouvais-je dire de lui ce que je tenais pour la vérité, sans l'affliger ? Comment pouvais je me permettre de l'affliger, lui que la destinée avait déjà si maltraité ? Et comment pouvais-je passer devant lui en détournant les yeux et en l'épargnant, lui que les pires corrupteurs, parmi les « arrivistes » de la jeune littérature française, avaient choisi pour leur porte-drapeau ? Il fallait absolument, pour s'attaquer à eux, passer d'abord sur le corps du chef. N'eût été que Ver-

laine, j'aurais renoncé à mon examen critique. Mais ma conscience me tranquillisa, en me disant que je devais remplir, même en souffrant, le devoir qu'une nécessité impérieuse m'avait imposé.

Ce m'est aujourd'hui une consolation d'avoir la preuve que mon enquête forcément cruelle de son cas ne fut pas trop sensible au poète. Il s'est exprimé longuement à ce sujet, peu de temps avant sa mort, dans une interview avec des collaborateurs de l'*Éclair* et du *New-York Herald*. Deux choses lui avaient été désagréables. J'avais décrit les signes de dégénérescence dans son extérieur : l'asymétrie de son crâne, les pommettes saillantes, les yeux bridés de type mongoloïde, la barbe clairsemée, et cité une phrase de M. Jules Huret, où il est question de « son crâne énorme et oblong, entièrement dénudé, tourmenté de bosses énigmatiques » . Contre cela se révolta le pauvre reste de vanité dans cette ruine humaine. Verlaine prit à témoin ses interviewers qu'il n'était pas si laid que je le peignais. Il leur fit examiner son crâne, il leur demanda de le tâter. « Où sont les bosses dont parle le docteur Nordau ? », s'écria-t-il, indigné. « Il juge d'après de méchants portraits (de Carrière ! d'Aman-Jean !), et suit des descriptions ridicules. Il ne m'a sans doute jamais vu, sans quoi il ne m'aurait pas trouvé si repoussant, n'est-ce pas ? » Il va sans dire que ses interlocuteurs eurent la politesse de lui donner raison.

La seconde remarque qui provoqua son irritation fut qu'il avait gagné les douleurs rhumatismales qui l'amenèrent si fréquemment à l'hôpital, en passant les nuits à la belle étoile. « J'ai gagné mon rhumatisme, protesta-t-il violemment aux journalistes en question, non pas en passant les nuits à la belle étoile, mais pendant le siège de Paris, en défendant ma patrie dans les meurtrières nuits d'hiver aux avant-postes. M. Nordau, comme Allemand, devrait moins qu'un autre me reprocher ma maladie. »

« Mais, (pour terminer après quelques observations sans importance, son épanchement de cœur) mon cas ne peut être si mauvais, puisque mon critique finit par reconnaître que quelques-unes de mes poésies sont des perles de la poésie lyrique française auxquelles bien peu d'autres sont comparables. »

Il révélait ainsi son sentiment intime, fondamental. En considération de l'hommage que je rendais volontiers à son don poétique, là où je le pouvais, il me pardonnait les duretés inévitables de mon étude. Il était moins blessé par celles-ci que flatté de celui-là. Il passait par-dessus les condamnations pour s'arrêter aux compliments. On retrouve dans ce trait cet optimisme d'enfant insouciant qui constituait une partie de sa nature, composée d'ombres et de rayons.

Si j'examine bien la vie de Verlaine, non à mon point de vue, mais au sien, je trouve qu'en somme il a été heureux. Il était complètement dépourvu du sens de la réalité. Il était enfermé dans un rêve qui a duré à peu près depuis son berceau jusqu'à sa tombe, et qui a presque toujours été beau subjectivement, parfois même objectivement. Dans ses dernières semaines, il s'amusait à enduire d'un vernis doré tous les objets de sa chambrette du Quartier latin. Les lamentables chaises en bois cannées vacillant sur leurs pieds, dorées; le lit en fer, doré; la table de nuit éventrée, dorée; même la couverture des quelques livres qu'il possédait, l'encrier en verre maculé, les parois partout où il pouvait facilement arriver avec son pinceau, tout cela doré. Dans cette cellule de poète mendiant, tout étincelait d'or, comme dans un naïf palais de conte de fée. Les reporters qui voyaient cette orgie d'un badigeonneur mégalomane en étaient douloureusement émus et plaignaient de tout leur cœur le malheureux, tombé manifestement en enfance et qui s'amusait à la façon des faibles d'esprit. Moi, je le juge autrement. L'éclat doré fallacieux dont Verlaine s'entourait dans sa misérable chambre,

est le symbole de sa vie. Il voyait une magnificence et une beauté dans ce qui nous apparaissait, à nous autres, comme une misère lamentable.

Ses pires aberrations, ses tribulations d'autant plus dures qu'il en était seul responsable, il les peinturlurait de couleur d'or et les transformait, au moins pour lui, en somptuosités.

Qu'on lise ses confessions : *Ma Vie*, *Mes Prisons*, ou ses poésies qui au fond sont toutes des confessions, — cela leur donne leur valeur sinon poétique, du moins documentaire, — on sera stupéfait du ton joyeux de satisfaction personnelle dont il narre l'aventure qui l'amena devant le juge criminel, dont il parle de sa passion pour l'absinthe, de ses débauches à la façon d'un Romain de la décadence. Sa condamnation pour tentative de meurtre sur un acolyte de son vice contre nature ? C'est à ses yeux un épisode amusant qui lui fournit l'occasion de dauber les physionomies des juges belges et la lourde bonhomie des huissiers et des guichetiers flamands. Sa vie de rouleur pieds nus et couvert de vermine sur les grandes routes de France et de Belgique ? Un moyen d'admirer des paysages au lever de l'aurore, de se délecter à l'odeur du foin des couchettes de nuit derrière des meules fraîches et de faire la sympathique connaissance de vagabonds sans soucis, de mendiants sages et de cambrioleurs experts. Son séjour dans les hôpitaux parisiens ? Un triomphe à intervalles réguliers, l'hommage périodique des médecins, étudiants, gardiens, compagnons de salle, reporters de journaux. Tout ce qui est pour l'homme normal un objet d'effroi, ou lui était indifférent ou lui causait un plaisir positif. Sur ses actes, il n'avait en partie aucun jugement qualificatif, en partie il les appréciait contrairement au canon. Non pas en vertu du délicieux optimisme du vieux rabbin Hillel, qui dit de tout : « Cela aussi a son bon côté », et qui représente la forme suprême de l'aptitude d'adaptation de l'individu à toutes les conditions d'existence, même aux plus défavorables, mais par manque d'ins-

tincts sociaux. J'ai lu récemment, dans un récit de voyage français, que les autorités tonkinoises sont absolument impuissantes contre les sauvages du Laos, si elles ne recourent pas aussitôt à la peine de mort. La prison ne les effraie pas; ils s'y trouvent au contraire très bien; l'idée de déshonneur que nous y attachons n'existe pas à leurs yeux, et il ne reste que le fait matériel. Or, ce fait est pour eux synonyme d'abri frais, de nourriture quotidienne et de paresse, c'est-à-dire, d'après leur manière de voir, qu'il résume toutes les félicités terrestres. Verlaine se plaçait au même point de vue. Les idées d'honnêteté bourgeoise n'avaient aucune place dans son cerveau, et le refuge des vagabonds dans la grange, la cellule de la prison, l'hôpital, ne lui semblaient en conséquence que des moyens d'existence et des commodités qui ne coûtaient rien.

Verlaine est plutôt à envier qu'à plaindre. Dans les dernières années de sa vie, il se trouvait parfois en possession d'une pièce de vingt francs, et se croyait alors un Crésus; la facile hospitalité d'une vierge folle du Quartier latin, parvenue, grâce à lui, à une gloire profitable, lui ouvrit même un foyer où l'on parodia pendant quelques mois la ballade de Gœthe, *Le Dieu et la Bayadère*; et à l'ivresse de l'absinthe, la seule qu'il avait connue pendant longtemps, s'associa chez lui l'ivresse plus noble de la gloire, qui lui fut départie sous sa forme la plus précieuse : l'hommage de la postérité. Car la paroisse qui l'avait placé en guise d'idole sur son autel, qui exécutait devant lui des génuflexions liturgiques, chantait des respons et balançait des ostensoirs, se composait en grande partie de jeunes gens dont le front est illuminé par l'aurore du XX^e^ siècle. Le plus beau rêve qui puisse traverser la cervelle d'un poète, c'est d'être admiré, dans sa vieillesse, par la génération suivante, comme il n'y a rien de plus horrible que le destin tragique d'un Lamartine, par exemple, qui connut l'apothéose non à la fin de sa carrière, où elle est

à sa place, mais au début, où elle est superflue, parce que jeunesse, sentiment de force et espérance la remplacent abondamment, et qui, au soir de son existence, se vit oublié de ses contemporains, les témoins de sa jeune gloire, et inconnu à la génération suivante.

Nous savons, il est vrai, comment fut fabriquée la gloire tardive de Verlaine. Jusqu'à la fin de son âge mûr il composa dans son coin, sans que, à part quelques amis, âme vivante y fît attention. Un recueil était imprimé après l'autre à petits tirages qui restaient à peu près entièrement pour compte à l'éditeur furieux; nul acheteur ne songeait à échanger ses bons deniers contre le papier de Verlaine, et nul critique ne lui faisait l'aumône d'une ligne soit d'éloge, soit même de blâme. Il avait dépassé la quarantaine, quand soudain on le découvrit. Ses Christophe Colomb et Amérigo Vespuce furent Jean Moréas et Maurice Barrès. Ces deux bruyants jeunes coqs firent un tapage étourdissant autour de leur trouvaille. Dans les cafés à papotage de la rive gauche, dont les cataractes de verbiage ont été la source des nouveaux courants littéraires parisiens, du décadentisme, du symbolisme, du romanisme et du mysticisme, M. Moréas et M. Barrès proclamèrent Verlaine le plus grand poète du siècle; M. Charles Morice contresigna le décret de nomination dans les revues éphémères de ses cénacles; l' « également poète » comte Robert de Montesquiou-Fézensac colporta la nouvelle gloire dans les salons peuplés des plus notables coiffures à la Botticelli, et ainsi Verlaine devint, en peu de temps, le grand homme de tous les compréhensifs qui cherchaient au Chat Noir un « frisson nouveau ».

Bien entendu, lorsque notre poète fut élevé au rang des astres, l'époque de ses belles créations était déjà loin derrière lui. Ce qu'il écrivit encore dans les dernières dix ou douze années, les hérauts de sa gloire eux-mêmes l'enfouissaient discrètement avec leurs pattes de derrière, et M. Lucien

Muhlfeld a dit après sa mort, dans la *Revue blanche*, acquise tout entière à Verlaine : « Il n'y avait guère de regret dans notre émotion. L'homme était devenu mal abordable et sans intérêt. La misère et les poisons qui la font plus supportable avaient appauvri ce cerveau. L'œuvre était faite, et les piécettes de vers ou les bavardages en prose contournée qu'à l'heure du déjeuner lui soutiraient d'industrieux éditeurs, n'ajoutaient rien à sa gloire. Il est bien que point trop de sénilités ne déparent son labeur littéraire ». Émile Zola a ajouté à ce jugement cette idée générale, que la jeunesse révolutionnaire en littérature ne s'enthousiasme jamais que pour des morts ou pour des ruines vivantes, pour des déchus, des déclassés, des faillis de l'art et de la poésie; il cite en exemples Ernest Hello, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et Verlaine, et il voit dans cette adoration de polichinelles involontaires simplement l'intention nette de blesser les hommes de mérite et de succès, les créateurs sérieux d'œuvres durables, et de leur nuire. Émile Zola a raison, quoique seulement en partie. Sans doute, le désir de blesser les grandeurs vivantes universellement reconnues, de les déprécier, si possible, est un des mobiles qui déterminent l'institution de ce culte de héros pour rire; mais l'autre mobile, au moins aussi efficace, des envieux ameutés, est aussi la juste compréhension que les imbéciles et les radoteurs singeant le génie, à la manière de Hello, de Villiers de l'Isle-Adam, etc., sont la chair de leur chair, et qu'ils exaltent leur propre impuissance effrontément prétentieuse à un rang auguste, en tressant des couronnes à leurs maîtres et modèles en incapacité artistique.

L'enthousiasme tardif pour Verlaine fut donc en réalité artificiellement arrangé par les compagnies franches qui, il y a douze à quatorze ans, firent irruption de Montmartre et du Quartier latin dans la littérature française, et qui, culbutant, écrasant, massacrant tout sur leur passage, prirent d'assaut la

presse boulevardière, envahirent jusqu'aux grandes revues, et sont déjà sur le point de planter leur gonfanon de pirates sur la coupole du Palais Mazarin. Mais cela n'empêcha pas certainement Verlaine de jouir en plein de son apothéose. Il croyait au sérieux et à la sincérité des hommages qu'on lui offrait, et ceux-ci, avec le temps, devinrent réellement sincères et sérieux. Seuls les premiers apôtres de la Foi nouvelle souriaient, en se regardant mutuellement. La paroisse convertie par eux, qui ne faisait que répéter ce qu'on lui avait prêché, était faible d'esprit et sans jugement, mais elle était sincère dans sa ferveur.

Je ne puis aujourd'hui encore retirer un seul mot de ce que j'ai dû dire jadis sur Verlaine : « Il était un vagabond impulsif et un dipsomane..., un rêveur émotif, débile d'esprit, qui lutte douloureusement contre ses mauvais instincts et trouve dans sa détresse parfois des accents de plaintes touchants, un mystique dont la conscience fumeuse est parcourue de représentations de Dieu et des saints, et un radoteur dont le langage incohérent, les expressions sans signification et les images bigarrées révèlent l'absence de toute idée nette dans l'esprit ». Mais je puis maintenir aussi ce qu'il me fut possible d'ajouter à ce dur jugement pour l'adoucir : « Des poésies exprimant la *disposition d'âme* réussissent parfois étonnamment à Verlaine... Chez le poète à l'esprit sain et vigoureux, une disposition générale elle-même se rattache à des images nettes, et n'est pas un simple ondoiement de brumes roses diaphanes. Le dégénéré émotif ne créera jamais des poésies comme *Toutes les cimes sont calmes*, *Le Pêcheur*, *Plein de joie et de tristesse*, de Gœthe; mais, d'autre part, les plus merveilleuses poésies de Gœthe, reflétant des dispositions générales, ne sont pas aussi complètement immatérielles, aussi soupirées, que trois ou quatre des meilleures poésies d'un Verlaine[1] ».

1 *Dégénérescence*, trad. Auguste Dietrich, 6e édit., t. I. p. 227-228 (Paris, F. Alcan).

Trois ou quatre. Pas davantage. Mais ces quelques vers sont d'immortels morceaux d'anthologie, qu'un siècle transmettra à un autre comme d'inestimables joyaux de musée. Ce fut la fonction de Verlaine dans la vie, de donner à l'humanité ces trois ou quatre pièces de vers. Et pour être en état de le faire, il devait être ce qu'il fut : une triste créature détraquée, et il devait vivre comme il vécut : aiguillonné jusqu'au sang par ses sens égarés, brûlé par la dipsomanie, évitant à grand détour, tel un loup poursuivi, toutes les règles sociales, repoussé, souillé, se lamentant désespérément sur lui-même et sur son sort. Les cyclones dévastateurs de ses passions bestiales et les contritions baignées de larmes qui les suivaient, étaient la prémisse nécessaire de la centaine de vers qui restera de lui, et qui a enrichi le trésor artistique de l'humanité. Il ne serait pas de mise de s'attendrir et de plaindre le poète d'avoir dû, suivant le mot de Henri Heine, souffrir de « si grandes douleurs » pour chanter ses « petites chansons ». Ses douleurs, il ne les a pas beaucoup senties, et ses chansons ont été pour lui la rédemption, comme elles sont pour nous la réconciliation avec lui.

II

STÉPHANE MALLARMÉ

Si l'avenir, ce dont je doute fort, s'occupe jamais des détails de la farce enfantine que les acteurs et leurs spectateurs, à peu près à la même hauteur de développement intellectuel, nomment avec une importance réjouissante « le mouvement moderniste en poésie et en art », il s'arrêtera sûrement, avant tout, à Stéphane Mallarmé. C'est le meilleur cas d'étude que puisse offrir l'histoire de la littérature décadente. Il semble être un schéma établi exprès pour servir de leçon de choses. Chaque folie du décadentisme atteint chez lui le point extrême où elle se transforme en sa propre caricature et devient une raillerie, qu'on dirait voulue, d'elle-même.

J'ai (dans *Dégénérescence*) amplement caractérisé l'homme. J'ai notamment montré qu'il était admiré de ses partisans, quoique, à vrai dire, il n'ait rien fait, justement parce qu'il n'a rien fait. M. Charles Morice, son héraut, a vanté cette con-tention comme son plus grand mérite. « Cet homme qui n'im-primait pas de livres d'art personnel et que tous pourtant désignaient : Un poète, devint comme la symbolique figure du poète, en effet, qui cherche, le plus possible, à s'appro-cher de l'absolu... Par son silence, il a signifié que, dans cette voie d'un art illustré déjà par des prodiges, il ne s'estimait pas obligé à faire plus qu'indiquer d'importantes nouveautés de détails, puisque, dans l'état actuel des esprits,... il ne pou-vait réaliser l'œuvre d'art encore inouïe qu'il veut accomplir.

Cette abstention ainsi motivée, et dût la vie méchante refuser de seconder l'effort, notre respect, et mieux que le respect, notre vénération seule peut lui répondre dignement. » Mallarmé lui-même disait un jour à M. Paul Hervieu, qui était encore son admirateur, « qu'il ne comprenait pas que l'on se publiât. Un tel acte lui faisait l'effet d'une indécence, d'une perversion, comme ce vice qu'on nomme : l'exhibitionnisme ». « Et, au reste », conclut M. Paul Hervieu avec un magnifique sérieux, « nul n'aura été plus discret de son âme que cet incomparable penseur. »

Il n'est pas resté jusqu'au bout fidèle à son principe, et on peut le regretter pour des raisons esthétiques. Cela aurait été trop beau, s'il avait toujours vécu dans l'histoire de la littérature comme le grand écrivain qui n'a rien écrit, comme un classique qui a tu des chefs-d'œuvre, ainsi qu'on a dit du maréchal de Moltke qu'il a été silencieux en six langues, comme l'homme prodige dont chaque admirateur doit élucubrer par son propre effort les œuvres complètes, sans être guidé ni gêné par le maître dans cette attrayante opération. Malheureusement, il a lui-même détruit sa légende, d'une lourde main. Après avoir atteint l'âge de cinquante ans, sans avoir révélé à l'univers autre chose qu'un poème en quelques douzaines de vers, *L'Après-Midi d'un Faune*, dont nous allons parler, et quelques traductions en prose de l'anglais qui étaient de sa compétence (il enseignait cette langue dans un lycée de Paris), il se laissa induire, dans les six dernières années de son existence, à rompre le « silence de son âme », et à montrer à la foule méprisée ce dont il était capable. L'œuvre de sa vie se résume en deux volumes : *Vers et Prose*, et *Divagations*. La publication de ces deux volumes est un tour impardonnable qu'il s'est joué à lui-même ainsi qu'à son cénacle. Par cette aventure banale de librairie, il cessa d'être l'Invisible mystérieux auquel chacun pouvait prêter la forme la plus belle que lui suggérait son imagination. Le Dieu non

révélé devint un homme, et un homme si ineffablement cocasse, qu'une grande partie de ses partisans se glissa confuse hors de la chapelle, et qu'un petit nombre seulement d'extatiques inconscients demeurèrent obstinément en attitude de prière au pied de son autel.

Divagations, ce titre approprié qu'il donna à son second et dernier livre, n'a pas du tout le sens ironique. Mallarmé est fier de divaguer. Il regarde cela comme une distinction, comme un privilège. La populace pense. Lui, il divague. C'est la « folie divine » du poète. Être compréhensible, avoir de la raison, il laisse cela à la masse vulgaire. Sa noblesse d'esprit se manifeste en ce qu'il est impénétrablement obscur, en ce que les oracles qu'il débite ne sont pas profanés par la plus faible lueur de bon sens. Il se vantait, à toute occasion, de cette sainte incompréhensibilité. A ses réceptions hebdomadaires du soir, qui rassemblaient autour de lui, pour le culte commun, ses disciples, il racontait lui-même avec une vive satisfaction une aventure destinée à montrer combien était inaccessible le mystère de ses enfilades de mots pour le philistin platement rationaliste.

Une société de symbolistes d'une ville de Belgique, Bruges ou Gand, je crois, l'invita un jour à y aller faire une conférence. Mallarmé y consentit. Les organisateurs firent annoncer son arrivée, par la presse locale, dans le meilleur style symbolico-mystique. Le premier des vivants, le roi des poètes et penseurs contemporains, devait paraître. La ville devait participer au bonheur de connaître face à face le Grand, l'Unique, l'Incomparable, de recevoir de sa bouche la révélation de son esprit. Cette réclame pindarique fit de l'effet. On y crut d'autant plus facilement, que personne dans la ville ne savait rien de contraire, pour la bonne raison que personne n'avait lu une ligne de Mallarmé. Toute la société lettrée tint en conséquence pour son devoir d'assister à la conférence de celui-ci. La salle était emplie d'un public plein d'une pieuse attente,

Au premier rang des auditeurs se tenait le général commandant la garnison, en grand uniforme, décoré de tous ses ordres, comme il convient quand une sommité veut en honorer une autre.

Mallarmé entra. On vit un petit homme à la barbe en pointe grisonnante et aux oreilles longues et pointues de satyre prendre place à la table et tirer de son habit, avec des petits mouvements précipités, quelques feuilles qu'il déplia devant lui. Au milieu d'un religieux silence, il commença à lire. L'un des auditeurs les plus sympathiques et les plus attentifs était le général. Il paraissait tout oreilles. Il ne détournait pas les yeux du grand homme de Paris. Il buvait avidement chacune de ses paroles. Cela dura quelques minutes. Puis d'étranges métamorphoses commencèrent à s'opérer sur les traits et dans l'attitude du général. Le sourire respectueux du bon accueil disparut de sa lèvre moustachue. Le regard bienveillant devint dur. Les sourcils se froncèrent légèrement. Le général laissait errer ses yeux ahuris et interrogateurs du conférencier aux auditeurs. Il semblait ne pas se fier à ses oreilles et cherchait manifestement sur les visages de ses voisins une confirmation de ses propres impressions. Celles-ci devenaient visiblement toujours plus vives. Il remuait nerveusement sur sa chaise. Il toussaillait de plus en plus haut. Il tournoyait et tirait avec une colère croissante sa moustache. Mallarmé, lui, continuait à lire tranquillement et d'un air de satisfaction sa prose. Enfin le général ne put se maîtriser plus longtemps. Il bondit, le visage enflammé, s'écriant de sa plus forte voix de commandement : « Cet homme qui nous lit cette sottise sans nom est ivre ou fou ». Puis il quitta la salle avec fracas, faisant traîner son sabre et claquer ses éperons.

Comme je l'ai dit, Mallarmé lui-même contait cette histoire, et ses disciples plaignaient en souriant le brave militaire qui incarnait, à leurs yeux, le béotianisme stupide et inintelligent. Le seul tort du général, si Mallarmé rapportait exacte-

ment l'anecdote, était de s'être mis en colère. S'il avait émis son jugement en haussant les épaules et en souriant, il aurait, par sa bonne humeur, donné une telle preuve de supériorité intellectuelle, qu'elle aurait fait rentrer dans la gorge de Mallarmé lui-même toute appréciation dédaigneuse.

Afin que le lecteur puisse décider entre le général belge et le prince décadent des poètes, citons ici quelques passages des *Divagations* de celui-ci (*Vers et Prose*, p. 126). Sur la gloire, Mallarmé s'exprime ainsi :

« La gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi. Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose. »

Au reproche d'obscurité qu'on lui adressait, il répondit un jour (*Divagations*, p. 283) : « De pures prérogatives seraient, cette fois, à la merci des bas farceurs. Tout écrit, extérieurement à son trésor, doit, par égard envers ceux dont il emprunte, après tout, pour un objet autre, le langage, présenter, avec les mots, un sens même indifférent : on gagne de détourner l'oisif, charmé que rien ne l'y concerne, à première vue. Salut, exact, de part et d'autre. — Si, tout de même, n'inquiétait je ne sais quel miroitement, en dessous, peu séparable de la surface concédée à la rétine — il attire le soupçon : les malins, entre le public, réclamant de couper court, opinent, avec sérieux, que, juste, la teneur est inintelligible. Malheur ridiculement à qui tombe sous le coup, il est enveloppé dans une plaisanterie immense et médiocre : ainsi toujours — pas tant, peut-être, que ne sévit avec ensemble et excès, maintenant, le fléau... Quant à une entreprise, qui ne compte pas littérairement — La leur — D'exhiber les choses à un imperturbable premier plan, en camelots, activés par la pression de

l'instant, d'accord — écrire, dans le cas, pourquoi, indûment, sauf pour étaler la banalité ; plutôt que tendre le nuage, précieux, flottant sur l'intime gouffre de chaque pensée, vu que vulgaire l'est ce à quoi on décerne, pas plus, un caractère immédiat ».

Je me borne là, afin que le lecteur ne se comporte pas à mon égard comme le général belge à l'égard de Mallarmé.

Les vers de celui-ci ne diffèrent pas de sa prose, du moins ceux des derniers temps. La strophe suivante des *Fleurs* est célèbre :

> Et tu fis la blancheur sanglotante des lys
> Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure
> A travers l'encens bleu des horizons pâlis
> Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Ces vers et d'autres ont trouvé de nombreux commentateurs. Les uns, comme MM. Adolphe Retté et Gustave Kahn, pieux et profonds ; les autres, comme M. Jules Lemaître, si insuffisamment orthodoxes, qu'on ne peut guère écarter le soupçon de plaisanterie. Mais quand le prétendu sens des mots obscurs et magnifiques est expliqué, on constate que c'est un non-sens.

La seule production de Mallarmé un peu connue en dehors de sa chapelle, c'est *L'Après-Midi d'un Faune*, déjà mentionnée. Sans doute, on y trouve aussi des vers comme ceux-ci :

> Si clair,
> Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air
> Assoupi de sommeils touffus. Aimai-je un rêve ?
> Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève
> En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais
> Bois mêmes, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais
> Pour triomphe la faute idéale de roses.

Mais l'ensemble est suffisamment compréhensible. Le Faune, incarnation symbolique de la conception du monde